

appoint

**FOLLES SEMAILLES,
IMPRÉVISIBLES
MOISSONS**

février
2023



*Pour toute personne désireuse de vivre l'Évangile
au rythme des besoins et interrogations de notre temps.*

APPOINT paraît cinq (5) fois par année de septembre à juin.

ABONNEMENTS :

Au Canada 1 an / 25 \$ - 2 ans / 45 \$ - 3 ans / 65 \$

À l'étranger 35 \$

Numérique 20 \$ par année. *(Si vous recevez déjà la copie papier et désirez recevoir également la revue numérique, nous vous l'enverrons sur demande. Faites-le savoir à la secrétaire de la revue : Myriam Wakil.)*

NOUS REJOINDRE :

APPOINT

a/s Myriam Wakil, Secrétaire

C.P. 10,010 Succ. Curé-Poirier

Longueuil, Qc J4K 0B3

Site Web : <https://revueappoint.ca>

Courriel : appoint.secretariat@gmail.com

Téléphone de la secrétaire : 514 245-9748

ÉQUIPE DE RÉDACTION :

Francine Vincent

Directrice

Sébastien Rhéaume

Rédacteur en chef

Myriam Wakil

Secrétaire

François Therrien

responsable du site web

Yves Demers

caricaturiste

Yvonne Demers

Daniel Pellerin

Christiane Lafaille

Louise Martin

Alain Blanchette

Jean Roudy Denois

Léonie Mathurin

GRAPHISME : Jimmy Plamondon

IMPRESSION : Les Impressions Lemire inc.

Dépôt légal Bibliothèque nationale du Québec

No de convention de la poste-publication 40012401

**FOLLES SEMAILLES,
IMPRÉVISIBLES MOISSONS**

Appoint, vol. LVI, n° 301, février 2023

Un projet fou... Jonas	Francine Vincent	3
La cabane dans l'arbre	Daniel Pellerin	9
«Je vis maintenant dans le Québec que j'ai rêvé»	Léonie Mathurin	15
Accompagner l'imprévisible pousse du jardin	Louise Martin	20
Semer des mauvaises nouvelles... pour en récolter de meilleures!	Mario Bard	26
Folles semailles de Dieu: son fils	Chantal Béïque	31
Ça vaut combien?	Marguerite Paquet	37
Rebondir après la crise: bilan de la Halte Marie-Rose	Christiane Lafaille	43
Recension : Le promeneur de chèvres	Nancy Létourneau	50

UN PROJET FOU... JONAS

*L'encyclique Laudato Si' invite à une conversion profonde.
Elle nous parle de ces nouveaux Jonas d'aujourd'hui:
ceux qui nous parlent, au nom du Seigneur, des conversions à vivre.
Que notre prière ne reste pas sans fruit
dans nos existences personnelles et communautaires.*
Père Thierry Hénault-Morel
Sanctuaire d'Alençon

J'ai eu beaucoup de plaisir à relire le livre de Jonas. C'est l'un des plus courts de la Bible; il ne comporte que quatre chapitres. À la première lecture, on pourrait dire même que le sujet n'est pas très sérieux, ce conte est plein d'humour. Et pourtant, ce livre est d'une fécondité extraordinaire.

L'expérience que vit Jonas nous éclaire sur notre propre chemin de vie, un chemin fait d'appels, d'écoute, de oui et de non, mais parsemé aussi de doutes, de crises, de conversions, de découvertes. Dans les tempêtes de sa vie, Jonas entreprend un chemin intérieur qui l'amènera à découvrir que Dieu n'a jamais changé d'avis à son égard. Il a semé en lui un germe de vie, ça prendra le temps qu'il faudra, mais Jonas finira par entrer dans sa mission, sur le chemin de l'alliance avec Dieu. Rappelons-nous qu'aucun être humain n'est trop mauvais ou aucune situation trop désespérée, pour que Dieu s'en désintéresse. La vie, toute vie, a de la valeur pour Dieu. En fait, c'est la révélation la plus audacieuse de l'Ancien Testament: Dieu a le souci de tout être vivant, tel que sa bienveillance et sa miséricorde s'étendent à tous, même aux ennemis les plus haïs du monde.

Premier tableau: Dieu a une mission pour Jonas

Au 8^e siècle avant Jésus Christ, Ninive était une grande ville de l'Empire assyrien, situé au nord de l'Irak actuel. De cet empire, on retient le souvenir d'une brillante civilisation... mais aussi d'une grande cruauté. Ninive était le symbole du péché et de la violence, le symbole du paganisme.

Yahvé, le Dieu d'Israël, a un réel souci pour les Ninivites. Il appelle donc Jonas: «Lève-toi, va à Ninive, la grande ville païenne, et proclame que sa méchanceté est montée jusqu'à moi» (Jon 1, 2). Jonas se leva, mais chose surprenante, embarquât dans un bateau pour fuir à Tarsis. En prenant la direction opposée, il affirme son refus d'aller auprès des païens. Jonas met de côté la Parole de Dieu, il s'éloigne de Dieu. Dans le texte, l'auteur dira que «Jonas est *descendu* à Jaffa»

(Jon 1, 3), il «*descend* dans le navire» (Jon 1, 3), puis «il est *descendu* dans la cale du navire pour s'enfoncer dans le sommeil» (Jon 1, 5). Le mouvement de descente de Jonas symbolise son éloignement de Dieu, sa désobéissance.

Crie vers Dieu

À la méditation de ce premier tableau, une parole a fait écho en moi: «Qu'as-tu à dormir? Lève-toi et crie vers ton Dieu!» (Jon 1, 6) Cette prière est alors montée du fond de mon être:

*Un vent violent s'est abattu sur la mer;
Les matelots eurent peur, car leur vaisseau menaçait de se briser.
Ils crièrent chacun vers leur dieu...*

À Jonas qui dormait au fond du bateau, le chef d'équipage lui dit avec force:

*«Qu'as-tu à dormir? Lève-toi et crie vers ton Dieu!»
Du creux des tempêtes qui secouent ton existence
jusqu'à te donner la peur de chavirer,
Crie vers Dieu!*

*Quand tu entends la voix de ceux et celles qui défigurent Dieu,
qui utilisent son Nom pour justifier leurs actes,
qui ont soif de pouvoir et de domination sur toutes créatures,
Crie vers Dieu!*

*Quand l'angoisse et l'anxiété t'étouffent l'âme,
que tu ne retrouves plus tes repères et tes ancrages,
quand la vie n'a plus de sens,
Crie vers Dieu!*

*Dieu a semé en toi une partie de son être,
il t'habite de son souffle créateur,
Il est tendresse, miséricorde et plein d'amour,
Crie vers Dieu*

*Abandonne-toi en Lui,
et la vie reprendra de façon imprévisible peut-être,
mais apportant avec elle une moisson abondante,
parce que tu es aimé de Dieu... pour toujours.*

Deuxième tableau: un grand poisson engloutit Jonas

Devant la tempête qui prenait de plus en plus de force, les matelots prirent peur et furent saisis d'une grande crainte. Jonas sait que Dieu est à l'œuvre dans ces événements, dans la tempête, dans l'action des marins. Jonas confesse sa religion, il se sait coupable d'avoir refusé la mission qui lui était proposée, mais ne démord pas de son refus. À la suggestion de celui-ci, les hommes le jetèrent à la mer, et celle-ci apaisa sa fureur.

On raconte que les «hommes furent saisis d'une grande crainte de Yahvé; ils offrirent un sacrifice à Yahvé et firent des vœux» (Jon 1, 16). Sous le coup de la tempête, les marins réagissent en païens, invoquant leurs dieux. Jonas se voit obligé de dire sa foi (Jon 1, 9), de reconnaître sa responsabilité et d'accepter son sort. Par la suite, ces païens se convertissent à Yahvé. Le Dieu de Jonas devient leur Dieu. Grâce à Jonas, les marins sont sauvés, alors que Jonas s'enfonce dans les eaux.

Jonas est englouti par un grand poisson, où il demeura pendant trois jours et trois nuits. Pour la Bible, le fond de la mer est un abîme peuplé de puissances mauvaises: Jonas y est comme mort. Trois jours... trois nuits... ça fait image. Ça parle de mort et de résurrection. Mourir à quelque chose pour renaître. Le confinement est pour lui un lieu de salut. Trois jours qui changent le monde.

Des entrailles du poisson, au cœur de sa détresse, Jonas prie son Dieu. Dans le monde biblique, la prière, c'est être en relation à Dieu, lui parler, lui dire tout ce que l'on vit, tout ce que l'on souffre, ressent, espère. Sa prière exprime ce qu'il vit comme un psaume. Il dit sa reconnaissance envers le Dieu qui le sauve. Du ventre du poisson, de son confinement, Jonas se tourne vers l'avenir. «Je t'offrirai des sacrifices», clame-t-il dans sa prière. Par ses mots, Jonas dit à Dieu qui rétablira sa relation avec Lui, car il est son chemin de salut. Rejeté des hommes et face à son Dieu, il apprend à se laisser regarder par Dieu pour adopter ensuite le même regard.

Le pasteur Christian Baccuet, de l'Église protestante unie de Pentemont-Luxembourg, écrivait:

Jésus-Christ est ce poisson qui nous porte en son sein au cœur de l'épreuve, pour nous sauver de la chute dans l'abîme et nous faire vivre en relation avec Dieu jusqu'à être rendus à une vie renouvelée. Dieu est avec nous, il nous recueille, nous porte, nous soutient. La foi, c'est la confiance développée par sa présence, c'est se tourner vers lui. C'est vivre en sa présence, en Jésus-Christ¹.

Troisième tableau: Jonas revient à la case départ

Alors que Jonas est en train de prier, le Seigneur ordonne au poisson de vomir Jonas sur la terre ferme. Jonas est rendu à la vie. Il a maintenant une nouvelle histoire à vivre, à inventer, à partager. L'histoire de Jonas va continuer, mais cette fois-ci, il va accomplir la mission que Dieu lui demande et il part vers Ninive, une mission avec laquelle il n'est

¹ «Quand Jonas était confiné dans le ventre d'un poisson». *Epupl.org*, 22 mars 2020.

pas pleinement d'accord. Il veut annoncer aux Ninivites la colère de Dieu, mais pour que la ville se convertisse, ça non!

Quatrième tableau: conversion et pardon

Dieu renouvelle son envoi. Jonas se rend à Ninive. Jonas est un prophète que Dieu envoie remplir une mission impossible: annoncer à l'une des villes étrangères les plus puissantes de l'époque que Dieu va la détruire parce qu'il en a assez de voir la méchanceté de ses habitants. Jonas résiste, refuse, mais Dieu a le dernier mot, et Jonas finit par y aller. Et rien ne se passe comme prévu! Malgré son manque de conviction, Jonas fait réfléchir, se fait entendre: à l'avertissement de Jonas, les Ninivites crurent en Dieu. Ils proclamèrent un jeûne, et tous revêtirent des sacs — signe normal de deuil et de pénitence — depuis le plus grand jusqu'au plus petit. Ils vont reconnaître que c'est Dieu qui leur parle à travers Jonas. Quand on prend au sérieux ce que Dieu dit, on ne peut pas faire autrement que de changer de vie.

Dieu a retiré la menace de destruction qui planait sur la ville. Contre toute attente, Ninive a fait pénitence et s'est converti. Et Dieu a fait de même: à la place du châtement, il laisse place au pardon et à la vie.

Dernier tableau: mourir ou vivre?

La compassion de Dieu déchaîne en Jonas une nouvelle colère. Sa colère n'est plus tournée vers les Ninivites, mais vers Dieu qui l'a envoyé en mission. Une première fois, il s'était détourné de sa mission pour ne pas devenir l'instrument de la miséricorde divine. Il en veut à Dieu d'avoir sauvé Ninive, alors qu'il oublie que lui-même a été sauvé d'une mort certaine.

Pour l'aider à sortir de lui-même, Dieu imagine une drôle d'histoire, celle du ricin... Si Jonas a de la compassion pour un simple ricin, Dieu lui demande d'aller jusqu'au bout de sa compassion pour comprendre son geste: il est le Dieu de la vie, il n'a que de la tendresse pour sa création, c'est un Dieu bienveillant. C'est par la grâce que l'être humain est sauvé.

Jonas a-t-il compris tout cela? C'est au lecteur de répondre.

Ça suffit!

En mars 2018, alors que le personnel du diocèse de Saint-Jean-Longueuil était réuni en journée pastorale, Mgr Lionel Gendron, alors évêque titulaire de ce diocèse, avait dit lors de sa prise de parole, une

expression qui m'avait vivement interpellée: «Ça suffit!» J'aimerais vous partager un extrait de son texte qui me rappelle l'essentiel du message du livre de Jonas :

L'énoncé de mission¹ du diocèse de Saint-Jean-Longueuil débute par le mot «Nous». Les responsables dans la mission qui est la nôtre, ce sont les personnes que nous sommes. Personnellement, moi je suis un peu allergique quand on parle d'individus et de collectivités. Nous sommes individués, bien sûr, mais nous sommes des personnes. Nous ne sommes pas appelés à être une collection. Nous sommes appelés à être communauté, communion. Et cela, parce que nous sommes créés à l'image et à la ressemblance de notre Dieu qui est Père, fils et Esprit.

On a souvent la tendance de vouloir s'affirmer indépendant. Mais aujourd'hui, on a vu que ce qui est vraiment important c'est l'interdépendance. Ce n'est pas la dépendance, ce n'est pas l'indépendance, c'est l'interdépendance. Le Père est père que parce qu'il a un Fils. Nous ne sommes pas pères seuls. Nous sommes pères parce que nous sommes en relation avec un fils. Et le fils est fils parce qu'il est en relation avec le père. Et aussi le signe de l'esprit.

D'une certaine façon, ce que nous devons découvrir c'est que chacun et chacune de nous, nous sommes ce que nous sommes appelés à être dans la relation, dans la relation avec Dieu et avec les autres. Nous sommes des personnes, et le Seigneur nous appelle chacune et chacun par notre nom. Il nous appelle à devenir pleinement ce que nous sommes dans son plan.

Nous répondons à l'appel de Dieu. Ce qui nous rassemble, ce qui fait que nous sommes capables de tisser, dans la rencontre, dans la diversité que nous sommes, si nous sommes capables de faire un tissu qui se tient, c'est parce que Dieu nous appelle et il nous appelle ensemble.

En Amérique latine, je me suis occupé à Santa-Rosa de Cabal, d'une grande paroisse perdue dans la montagne avec des petits hameaux de 300-500 personnes. Le dimanche, moi, je faisais le tour. J'en avais 18. Alors je passais tous les deux mois, à cause des moyens difficiles de communication, dans chacune de ces paroisses. Les gens se rassemblaient tous les dimanches pour prier ensemble, pour se former et pour partager la table. Il y avait des communautés, des communautés de gens qui avaient découvert

¹ Énoncé de mission: *Nous, baptisés en Jésus Christ, allons aujourd'hui dans la joie et l'espérance de l'Esprit accueillir et révéler au monde la Parole qui libère et donne vie.*

qu'ils étaient ce qu'ils sont vraiment dans la relation avec les autres. C'est un défi que nous avons. L'animateur tantôt a dit: quelqu'un doit prendre la parole et dire «Ça suffit!» Alors je le dis: ça suffit!

On ne peut pas continuer ... et je suis d'accord que nous sommes probablement le plus beau diocèse, c'est ce que je dis à tout le monde. Mais il va vraiment falloir qu'ensemble nous ayons le courage de regarder la situation telle qu'elle est et se donner les moyens, moyens très simples. Investir ce que nous sommes, pour notre monde. Notre Dieu est devenu l'un de nous, il s'est investi en humanité par amour du monde, pour lui communiquer, à notre monde, ce qui est vraiment la vie.

Chaque personne, nous avons nos caractéristiques. Chaque milieu a aussi ses caractéristiques. Alors peut-être que c'est là, dans chaque milieu, on n'est pas obligé de faire tous et toutes la même chose, mais investir pour que l'Évangile, la Joie de l'Évangile rejoigne notre monde. Je n'ai pas les recettes. C'est ensemble dans chacun de nos milieux que nous pourrons faire quelque chose. Ça suffit!

J'ai fait une découverte au fil des années: tout au long de son épiscopat, Mgr Berthelet a beaucoup insisté sur la Parole, sur la Parole de Dieu, la Parole qui libère la parole. Mais il y a aussi une autre main, celle de l'Esprit, celui dont on ne sait ni d'où il vient ni où il va. Avec l'Esprit, ça va sûrement brasser. J'ai l'impression que ça commence déjà à brasser. Je le dis et je le crois avec beaucoup d'espérance. Si nous sommes dociles à l'Esprit, c'est notre monde (et nous-mêmes) qui en sera vraiment heureux. Alors, allons! Allons docile à l'Esprit, annoncer dans la joie et l'espérance, annoncer la Parole qui libère et qui donne vie. Amen!

Francine Vincent
vincent.francine@gmail.com

LA CABANE DANS L'ARBRE

*Prendre un enfant comme il vient
Et consoler ses chagrins,
Vivre sa vie des années, puis soudain,
Prendre un enfant par la main
En regardant tout au bout du chemin,
Prendre un enfant pour le sien.*
Yves Duteil

Faire de la place à un enfant dans sa vie, surtout quand rien ne le présageait, ça change tout. Ça vaut pour les parents, ça vaut pour les grands-parents aussi. Quand les enfants partent de la maison, on s'attend bien qu'un jour ou l'autre, il y en a peut-être un qui va revenir faire un séjour plus ou moins long, le temps de se rétablir. On s'y attend. Mais quand l'enfant en question revient avec son propre enfant, oups! ça change un peu la perspective.

Alors les grands-parents ont une décision à prendre. Et dans l'urgence de la situation, le cœur vient au secours de la raison. Folles semailles, imprévisibles moissons, un enfant arrive et chamboule la vie dans la maison. Malgré l'inconfort, les ajustements et les remises en question, une espérance de fond nous rassure: il ne peut en sortir que du bon.

Le printemps, saison des idées folles.

Quand arrive l'été, un peu comme tout le monde, nous avons hâte d'ouvrir portes et fenêtres et passer du temps à l'extérieur de la maison. Et nous ne sommes pas seuls, car la nature qui sort de son hibernation éclate dans toute sa grandeur et ses couleurs. Depuis deux ans, un élément nouveau s'est ajouté au décor, un petit bout de chou qui coure partout, bien content de pouvoir patrouiller le territoire à la recherche de quelque qu'insecte ou pour transporter cailloux et bouts de bois.

D'une année à l'autre, son territoire s'agrandit. Au début, il apprenait à marcher, mais le voilà qui roule déjà à vélo. La cour n'est désormais plus assez grande pour ses ambitions d'explorateur, bien qu'il trouve encore du plaisir à y conduire ses entreprises. Grand-maman a bien remarqué qu'il avait hâte de pouvoir grimper aux arbres. Quelle bonne idée ce serait de pouvoir lui construire une cabane dans l'arbre!

Alors que grand-papa est déjà occupé à construire un parc pour les chiens, grand-maman a la géniale idée d'impliquer son papa à elle, qui a une grande expérience en rénovation et qui s'ennuie sûrement

à la maison. Aussitôt dit, aussitôt fait. Le lendemain matin, son papa débarquait à la maison avec sa cargaison d'outils et de bois récupérés. Le projet de cabane dans l'arbre était lancé.

Le petit se met de la partie.

Comme le petit avait reçu, à son dernier Noël, un kit d'outils de construction, cela ne tarda pas avant qu'on le vît arriver avec son ceinturon de charpentier. Il trouva bien vite comment se rendre utile. Allant d'une place à l'autre, le petit devint en plus, commissionnaire: «Grand-papa, pépère demande si tu peux lui prêter ton égoïne, il a oublié la sienne à la maison». Un canal de communication se créa ainsi tout naturellement entre les deux grands-pères, ouvrant la porte à la coopération.

Il n'en fallait pas plus pour que l'un et l'autre et aussi grand-maman se mettent à donner leurs idées sur la forme que devrait prendre la cabane dans l'arbre et à chaque étape, le petit fut mis à contribution pour donner son appréciation ou valider les plans préétablis. Il en résultait quelques débats qui se poursuivaient parfois au moment du lunch en plein air.

Quelle belle occasion de nourrir des liens familiaux, de prendre le temps de s'accueillir et de s'écouter, d'éprouver du plaisir à être ensemble! Et tout cela grâce à la présence dans nos vies, d'un petit bonhomme qui, sans le savoir, devenait la pierre d'angle d'un ouvrage bien plus grand que la cabane elle-même.

Un coup les travaux suffisamment avancés et par un bel après-midi, grand-maman accompagna le petit dans la cabane pour y faire sa première sieste. Y fit-il une sieste? Non, bien sûr, trop excité qu'il fût. Mais il apprécia d'écouter en silence les chants des petits oiseaux, le bruissement du vent dans les feuilles et la course des écureuils grimpant aux arbres. Le petit commençait ainsi à s'approprier son espace à lui et trouver sa place dans l'écosystème de la cour arrière.

À travers les branches

Quand je relis cet épisode de nos vacances estivales, je ne peux m'empêcher de porter mon regard à travers les branches et plus globalement, me faire ces quelques réflexions sur notre rapport à la nature et sur nos rapports humains.

Premièrement, quand je pense au Maître, je ne peux m'empêcher de me rappeler ce texte bien connu des Évangiles où Jésus accueille des enfants:

Des gens présentaient à Jésus même les nourrissons, afin qu'il pose la main sur eux. En voyant cela, les disciples les écartaient vivement. Mais Jésus les fit venir à lui en disant: «Laissez les enfants venir à moi, et ne les empêchez pas, car le royaume de Dieu est à ceux qui leur ressemblent. Amen, je vous le dis: celui qui n'accueille pas le Royaume de Dieu à la manière d'un enfant n'y entrera pas.» (Lc 18, 15-17)

L'accent principal semble mis sur l'attitude d'humilité (le publicain), préalable nécessaire à l'accueil du Royaume de Dieu dans sa propre vie. Mais l'accueil d'un petit bonhomme dans notre vie de famille m'inspire un autre regard et m'invite à faire mienne cette interpellation de Jésus : «laissez venir à moi les petits enfants», compris comme «laissez venir à *vous* les petits enfants».

Bien sûr, la vie adulte comporte son lot d'exigences et d'engagements: études, travail, vie sociale et engagements citoyens, épicerie, travaux domestiques, etc. Mais quand il arrive qu'un enfant vienne à nous, nous avons le choix de «passer à distance» (Lc 10, 30-36), même quand il s'agit de notre propre enfant, ou de nous en faire proche, de lui faire une place dans notre existence, de le laisser nous entraîner dans son monde. Ce qui a pour effet de nous sortir du nôtre et de voir la vie de son point de vue. Le résultat peut être surprenant.

D'autre part, les rapports que nous entretenons avec les enfants de notre entourage nous renseignent sur celui que nous entretenons aussi avec les autres et la nature. La culture marchande et de consommation dans laquelle nous baignons finit malheureusement par déteindre sur nos modes de relation. Les expressions comme «donnant-donnant», «retour d'ascenseur», «retour sur l'investissement», «il faut que ça rapporte», «qu'est-ce que ça donne?», etc., traduisent plutôt un rapport utilitaire dans lequel l'autre, incluant la nature, devient intéressant dans la mesure où il nous rapporte quelque chose.

Dans cet univers, les autres sont assimilés à de la main-d'œuvre, des clients ou des compétiteurs, tandis que la nature se résume à des ressources naturelles à exploiter. L'économie est détournée du bien commun pour profiter à quelques-uns. Est-ce surprenant que tant d'enfants soient laissés à eux-mêmes, victimes de négligences, quand ils ne sont pas exploités ou même abusés?

Consensus sur la lutte à la pauvreté.

Sur le site d'UNICEF, il est mentionné que 160 millions d'enfants à travers le monde sont impliqués dans le travail, particulièrement dans le secteur de l'agriculture et que ce nombre est en croissance. La

moitié d'entre eux est exposée à des conditions de travail dangereuses; ils sont souvent cachés et donc plus vulnérables à l'exploitation. Ils servent souvent comme esclaves, dans la prostitution, dans des activités criminelles ou comme enfants soldats.

Au Québec, les lois obligeant à ce que les enfants doivent fréquenter l'école jusqu'à l'âge de seize ans et la qualité du parcours scolaire ne sauraient à eux seuls garantir l'épanouissement global des enfants. Ainsi, selon l'Observatoire des réalités familiales du Québec, la pauvreté serait un facteur clé du décrochage scolaire. Confirmation de ce que beaucoup observent déjà autour d'eux.

La sécurité alimentaire, les conditions de logement et les compétences parentales (éducation et diplomation) sont au nombre des facteurs influant grandement sur les chances des enfants d'avoir un parcours d'étude réussi. Dans ce contexte, la lutte à la pauvreté constitue, pour l'Observatoire, la meilleure stratégie pour assurer que tous les enfants de notre société deviennent des actrices et des acteurs actifs du développement des collectivités plutôt que d'être laissés à la traîne avec les coûts sociaux que cela engendre.

Ces constatations sont corroborées par un sondage réalisé par l'Observatoire des tout petits. Trois priorités se dégagent de ce sondage: l'accès à des logements abordables pour les familles; prévenir la maltraitance à l'égard des enfants; améliorer l'accès aux spécialistes de la santé et des services sociaux. L'organisme insiste sur la coordination de tous les acteurs de la société dans l'atteinte de ces objectifs: les différents paliers de gouvernement, les employeurs et le milieu communautaire.

Même son de cloche du côté du Collectif pour un Québec sans pauvreté (CQSP). Lors des consultations prébudgétaires du gouvernement du Québec à l'hiver 2022, le Collectif insistait sur l'urgence de mettre en œuvre des mesures structurantes pour lutter contre la pauvreté. Trois recommandations principales émanaient de son message: le rehaussement des protections publiques afin d'assurer à tous les ménages un revenu au moins égal à la mesure du panier de consommation¹; un salaire minimum à 18 \$ de l'heure; un réinvestissement massif dans les services publics afin d'en assurer la qualité et l'accessibilité.

¹ La Mesure du panier de consommation élaborée par Emploi et Développement social Canada (EDSC) désigne la mesure de faible revenu fondée sur le coût d'un panier de biens et de services correspondant à un niveau de vie de base.

Créer des espaces amis des enfants.

Sans vouloir ne rien enlever à la responsabilité première des parents, le développement intégral des enfants représente un défi de taille qui exige la collaboration de tous les acteurs sociaux, y compris le milieu communautaire. Si l'on considère que les enfants de 0 à 19 ans représentent près du quart de la population du Québec, on comprend mieux l'ampleur de notre responsabilité collective.

Est-ce un fruit de la présence de notre petit-fils dans la maisonnée depuis deux ans et demi, ma conjointe, qui travaille dans un quartier populaire de Longueuil, a décidé de faire du bien-être des enfants du quartier, une priorité? Surtout que son lieu de travail, la Halte Marie-Rose, est juste en face d'une école primaire à haut taux de défavorisation scolaire. Depuis quelques mois, elle a donc convaincu son équipe de mettre en place un *Espace ami des enfants*.

C'est l'UNICEF qui a créé le premier *Espace ami des enfants* (EAE) au Kosovo en avril 1999 pour répondre à la crise de l'époque. Puis, constatant le succès de cette initiative, d'autres EAE ont été créés lors de catastrophes naturelles ou pour l'humanité dans différents pays du Sud. Le premier but des EAE est bien sûr la sécurité et aussi d'assurer la satisfaction des besoins de base pour les enfants qui les fréquentent et éventuellement pour leurs familles, cela va de soi.

Les EAE sont régis par certains principes: assurer des espaces offrant sécurité et protection aux enfants; offrir un environnement favorable et stimulant pour les enfants; faire appel aux structures et aux capacités qui existent déjà dans la communauté; s'inspirer d'une approche pleinement participative; offrir ou soutenir des programmes et des services intégrés; être des espaces inclusifs et non discriminatoires.

C'est bien, mais, pourquoi ici? Bien que le Canada fasse partie des pays riches, les études de l'UNICEF nous apprennent que le Canada se classe au 30^e rang sur 38 pays riches en ce qui concerne le bien-être des enfants et des jeunes. En outre, 20 % des enfants vivent dans la pauvreté; un enfant sur quatre va parfois au lit ou à l'école le ventre vide; un enfant sur cinq a un problème de santé mentale, etc.

Il est donc apparu tout naturel d'implanter un EAE à La Halte Marie-Rose compte tenu du secteur et aussi de la mission de l'organisme qui est d'être un milieu d'accueil et de soutien bienveillant pour les gens du quartier. Cette intuition a été confirmée par le fait que la Ville de Longueuil elle-même a été accréditée par UNICEF-Canada comme Municipalité amie des enfants en 2018 et qu'elle vient de renouveler

sa certification pour une quatrième année, dans le cadre de la Journée mondiale de l'enfance, le 20 novembre dernier.

Comme la Halte Marie-Rose avait déjà établi des partenariats avec des organismes du milieu venant en aide aux familles (par des activités éducatives et en sécurité alimentaire, etc.), le reste est venu aisément. S'y sont ajouté, un nouveau partenariat avec l'école, en concertation avec l'organisme Aide internationale à l'enfance, la création d'un petit salon de lecture et l'installation d'un croque-livre adressé aux enfants, etc.

Prendre un enfant par la main.

Que de chemin parcouru depuis que notre petit-fils s'est joint à la maisonnée! Et sa présence n'a pas été sans transformer de manière significative notre vie familiale et notre vie professionnelle. D'abord et avant tout, une nouvelle personne est entrée dans nos vies, un petit être tout à fait unique que nous aimons et que nous chérissons; avec lui, nous redécouvrons les jeux d'enfants, la spontanéité et les mondes imaginaires.

Puis, la Halte Marie-Rose qui se voulait d'abord un lieu d'accueil et de soutien pour les adultes, adresse maintenant une bonne part de ses activités aux enfants du quartier; les organismes qui sont concernés s'associent à la Halte dans de nouveaux partenariats qui bénéficient aux enfants. Folles semailles, imprévisibles moissons.

Ce matin, notre petit-fils accompagnait sa grand-maman à la Halte-Marie-Rose pour l'animation d'une activité de *Journal Créatif* à laquelle il allait retrouver une dizaine d'autres enfants du quartier. La cour n'est désormais plus assez grande pour lui. Au travers des branches de l'arbre, des horizons nouveaux s'ouvrent déjà à lui, par l'école bien sûr, mais aussi par un Espace amis des enfants où il pourra se développer et découvrir avec confiance sa contribution unique et indispensable dans un écosystème humain et social à l'avenir incertain.

Daniel Pellerin
daniel.pellerin10@videotron.ca

«JE VIS MAINTENANT DANS LE QUÉBEC QUE J'AI RÊVÉ»

Je t'accueille. C'est ce que Jésus faisait avec tous, mais c'est aussi ce que le Canada et le Québec ont fait. N'oublions pas que seuls les Autochtones sont véritablement «de souche»... De ce fait, le visage du Québec s'est transformé au fil du temps. Les catastrophes naturelles, les régimes politiques autoritaires, les organisations militaires violentes, et j'en passe, ont poussé plusieurs familles à quitter leur pays pour venir s'établir ici, dans un pays libre.

Le Québec que je connais forme donc un amalgame d'histoires et de cultures différentes. Je me suis toujours trouvée à mon aise parmi la diversité, étant, par exemple, dans des classes au secondaire où nous étions seulement trois ou quatre à ne pas être issus de l'immigration! Au lieu de voir les différences, je voyais des ressemblances. Nous partagions notamment les valeurs de la famille et du respect ainsi que la foi en Dieu. Nous partagions aussi une langue: le français.

Cette langue porte son lot de souffrances et de fierté. Elle est au cœur de l'approche québécoise concernant l'intégration, l'interculturalisme¹. Cette approche se distingue de celle du Canada du fait qu'elle reconnaît et exige que le français ainsi que la laïcité fassent partie de l'espace commun. Ces deux composantes s'appliquent à tous, créant une cohésion sociale qui reflète les particularités de la province. Or, au Canada, l'approche adoptée est le multiculturalisme. Il s'agit de voir le pays comme une mosaïque «de cultures égales qui coexistent²». Bien que le bilinguisme y soit préconisé, il n'y a donc pas de fil conducteur qui régit l'espace public. Le vivre-ensemble est basé sur l'inclusion et non sur le partage de la langue et de la laïcité. Lorsque j'ai appris cela dans un de mes cours, ma perspective a totalement changé. J'ai mieux compris les différences de point de vue du Québec et du Canada ainsi que les conflits qui peuvent émerger au sein de la province.

Cela dit, ceux et celles qui s'établissent au Québec choisissent inévitablement le français. C'est le cas de monsieur Lucien, d'origine haïtienne. J'ai choisi de lui rendre hommage dans cet article, et ce pour deux raisons. Premièrement, il me semble que l'immigration est la parfaite illustration du thème «Folles semailles, imprévisibles moissons», puisque l'idée de quitter sa terre natale peut sembler inconcevable pour plusieurs. Cela implique d'aller semer ailleurs que dans les terrains connus. Cela implique de faire ses propres sillons un peu partout jusqu'à ce que les récoltes poussent finalement, pas nécessairement à l'endroit ni de la manière à laquelle on s'attendait.

¹ «Interculturalisme», *L'Encyclopédie canadienne*. WEB

² *Ibid.*

Deuxièmement, Lucien est un homme admirablement jeune (depuis plus de quatre-vingts ans!) qui est en fait le grand-oncle de mon fiancé Stanley. En immigrant au Québec, il a permis à une grande partie de sa famille d'y venir et de s'épanouir. Sans lui, leur vie aurait été bien différente et je n'aurais jamais rencontré mon âme sœur.

J'ai rencontré Toncien, surnom donné par mon fiancé fusionnant «tonton» et «Lucien», dans son appartement il y a quelque temps. Il nous a accueillis avec chaleur. De nature riieuse, il nous a dit d'emblée que «le sourire, c'est ce qui nous différencie du singe!» Voilà, la glace était brisée! Nous nous sommes donc assis ensemble dans le salon et j'ai entendu pour la première fois une partie de son histoire.

La vie de quiconque ne saurait être résumée en quelques heures, encore moins en quelques pages. J'ai néanmoins choisi de relater des moments marquants, des moments qu'il nous a partagés avec vivacité, prenant soin de nommer chacune des personnes qui ont croisé sa route. Ma mémoire faisant défaut, j'omettrai ces détails, me concentrant sur l'essence de l'homme heureux avec lequel j'ai eu la chance d'échanger.

Merci pour cet accueil. Vous m'avez fait sentir la bienvenue.

Voyons si le Québec l'a fait sentir de même à son arrivée il y a environ cinquante ans.

Lucien a quitté Haïti chérie à trente-quatre ans avec sa femme et ses enfants. Il a dû fuir, car, étant un intellectuel, le règne de François Duvalier, dit «Papa Doc», le mettait en danger. Il est donc parti pour le Québec pour une courte période en vue d'aller aux États-Unis. Eh oui, ses confrères lui avaient raconté, dans les années soixante-dix, qu'il n'y avait pas d'emploi au Québec et qu'il ne pourrait pas voyager s'il choisissait cette province. Les États-Unis semblaient donc être la meilleure option.

Or, il s'est fait refuser l'accès deux fois dans ce pays pour des raisons administratives.

En fait, il lui fallait montrer chacun de ses diplômes en guise de preuves qu'il avait bien terminé toutes ses études. Toutefois, il lui manquait son diplôme d'études primaires, bien qu'il ait son diplôme d'études secondaires ainsi que ses diplômes universitaires! L'agent s'est donc arrêté à ce détail et ne lui a pas permis d'entrer aux États-Unis. Rusé, Toncien lui a dit: «Croyez-vous qu'il soit possible de construire une maison sans fondation?» Est-il possible d'avoir un diplôme de secondaire et d'université si l'on n'a pas terminé le primaire? Bien sûr que non!

Il a fallu qu'il se batte pour rencontrer un autre agent qui avait plus de bon sens, mais les années avaient passé et sa famille s'était bien installée, il a donc décidé de rester au Québec.

Lucien a alors démenti la rumeur qui courait en Haïti, car il n'a jamais manqué de travail ici. À un seul moment, il a dû demander du chômage et, le jour même où il a reçu son chèque, il a trouvé un emploi. Il est donc allé remettre le chèque en mains propres, mais ils le lui ont laissé!

Toncien se sentait bien, finalement, au Québec, parce que le français faisait partie intégrante de sa vie. En Haïti, il était tuteur de français, possédant à la fois un diplôme en éducation ainsi qu'en droit. C'est un homme de lettres qui a toujours aimé les livres. D'ailleurs, il a même mentionné: «Je ne divorcerai jamais mes livres» en tenant l'exemplaire de la revue *Appoint* que je lui avais remis.

Malgré cet amour de la langue, Toncien s'est parfois trouvé bien à mal dans un contexte historique où l'anglais faisait bien peu de place au français au Québec. Je dirais même dans un contexte où le français était parfois écrasé par l'anglais. En effet, il a été outré de voir, à son arrivée, des mentions en anglais pour les appartements à louer ainsi que pour nommer les ponts. Il va sans dire qu'il a été plus que troublé lorsque le patron d'une usine s'est adressé à lui exclusivement en anglais! Ce dernier a vérifié sa maîtrise de l'anglais en lui demandant de nommer les choses autour de lui pour confirmer s'il pouvait être engagé ou non...

Mais Lucien n'avait pas la langue dans sa poche! À la suite de ces injustices, il a écrit un article dans le *Journal de Montréal* pour dénoncer cette incohérence avec l'identité profonde du Québec. Il a écrit qu'il est absurde d'avoir des enseignes et des consignes en anglais, alors que nous vivons dans une province francophone.

Il ne nous a pas caché qu'il a particulièrement aimé René Lévesque et Jacques Parizeau. «Ils ont fait beaucoup pour le Québec», a-t-il déclaré à quelques reprises. Ce sont des hommes qu'il appréciait.

Avec ses études supérieures, vous espérez sûrement que Lucien n'est pas resté dans l'usine avec le patron anglophone très longtemps. Effectivement, il est parti de cet endroit et a ensuite occupé plusieurs emplois tels que travailler de nuit chez Eaton et même être plongeur. Petite anecdote: Toncien pensait que le poste de plongeur signifiait faire de la plongée dans l'eau, il a donc précisé au gérant qu'il n'était pas marin! Après une petite explication de ce vocabulaire particulier, il est entré en poste, mais n'est finalement resté qu'une semaine.

Quelle humilité! Il est malheureux que le Québec n'ait pas reconnu ses diplômés d'emblée...

Dans ces circonstances, il lui a fallu quelques années pour refaire ses études en éducation à l'Université du Québec à Montréal, plus précisément dans un baccalauréat en enseignement préscolaire et primaire. Pendant ce temps, il a travaillé dans un PFK (Poulet Frit Kentucky)!

Un dimanche, en sortant de l'église, il a vu une annonce où il était écrit «expérience non nécessaire» . Il est donc allé poser sa candidature au PFK dans son complet veston-cravate, car, selon ses dires, il est impossible d'aller à l'église sans une cravate! Or, le gérant lui a exprimé qu'il ne cherchait pas des gens comme lui... Lucien a rétorqué: «Ah, vous ne cherchez pas des Noirs?» Il lui a répondu: «Non, non, ce n'est pas ça, je cherche du monde ordinaire.» Toncien lui a alors expliqué pourquoi il était habillé si chic en ce dimanche après-midi et qu'il était quelqu'un de bien ordinaire. Finalement, le gérant l'a engagé.

Je me permets un petit commentaire sur l'incompréhension du gérant. C'était après les années soixante-dix, donc après la Révolution tranquille, cela explique peut-être pourquoi il n'avait pas du tout fait le lien entre les beaux habits de Lucien et l'église le dimanche. Toutefois, il me semble que, seulement quelques années auparavant, les gens mettaient aussi leurs beaux habits au Québec pour aller à l'église! N'y avait-il pas, par exemple, de beaux chapeaux pour les femmes? Mais bon, sur ce, continuons!

Au PFK, Toncien était aux cuisines. Il avait dû écrire dans les documents d'entrée en poste «secondaire 1 inachevé» pour que le gérant lui donne cette place! Les semaines passaient et, un jour, l'étudiant du CÉGEP qui aidait le gérant à faire les rapports de comptabilité n'était pas là. En effet, le gérant ne savait pas écrire les nombres en lettres, c'est pourquoi il demandait de l'aide à un de ses employés qui était aussi étudiant. En ces circonstances, Lucien a proposé de l'aider. Il a cependant fait plus que cela, il a rédigé le rapport en entier!

Plus tard, un responsable est venu et a constaté que l'étudiant habituel n'était pas là. Il a donc demandé au gérant: «Qui a rédigé le rapport?» Celui-ci a répondu que c'était Lucien...mais Lucien était censé n'avoir qu'un secondaire 1, inachevé en plus! Le responsable s'est dit que, en Haïti, «ils sont super avancés!»

À partir de ce moment, Toncien a obtenu le poste d'assistant-gérant, poste qu'il a occupé le temps de terminer ses études.

Après l'obtention de son diplôme, il a enseigné quelques années pour ensuite devenir directeur d'école à Albanel au Lac-Saint-Jean, région qui lui offrait un poste permanent. «Ce sont du bon monde là-bas, j'avais la chance de gérer une bonne école», nous a-t-il confié. Lucien y est resté deux ans, jusqu'à ce que le manque d'effectifs et la baisse d'inscriptions fassent malheureusement fermer l'école. Il n'a cependant pas baissé les bras! Les postes de direction et d'enseignement étant rares, il a fait du tutorat en français jusqu'à très récemment.

Lucien profite maintenant de sa retraite dans une coopérative d'habitation à Rivière-des-Prairies. Il s'agit d'un endroit cher à son cœur, puisqu'il a fait partie du groupe de discussion préparant sa construction. Il devait déterminer quelle communauté allait majoritairement être servie par ce complexe. Je vous laisse deviner quelle communauté a été sélectionnée! C'est ainsi que Toncien a pu faire venir plusieurs membres de sa famille au Québec, comme les parents de mon fiancé. Il avait à cœur de les aider et, du même coup, d'aider sa patrie.

Aujourd'hui, Lucien peut dire avec fierté que les membres de sa famille qui sont venus ici ont un bon travail, notamment dans le domaine de la santé, et ont de beaux enfants. Leurs enfants ont étudié dans un domaine qui les intéressait et certains ont maintenant leurs propres enfants. Grâce à Lucien, ils ont tous une vie remplie de possibilités.

Quel plaisir c'était d'écouter cet homme comblé, de voir sa bibliothèque remplie de livres, ses diplômes et ses plaques de reconnaissance pour son implication avec la langue française accrochés au mur!

Merci mon Dieu pour cette belle rencontre. Merci de toujours nous guider, de nous porter au bout de nos aspirations et de nous protéger. Même si nous notre chemin prend parfois des tournures inattendues, merci de nous amener à récolter ce que nous avons semé. Sans toi, rien ne serait possible.

J'aimerais terminer avec une parole touchante de Lucien qu'il a formulée dès notre arrivée et qu'il nous a répétée à notre départ: «Je vis maintenant dans le Québec que j'ai rêvé. J'ai beaucoup aimé le Québec. Je n'ai jamais regretté.»

J'espère que ce récit vous aura inspirés autant qu'il m'a inspirée et que, par le fait même, j'aurai fait honneur à monsieur Lucien. *Mèsi anpil!*

Léonie Mathurin

ACCOMPAGNER L'IMPRÉVISIBLE POUSSE DU JARDIN

Voir le bon

Quel enfant n'a pas déjà soufflé sur un pissenlit après sa floraison pour voir s'envoler les milliers de graines en forme de parachute au grand désespoir des jardiniers méticuleux des environs? Des graines qui sortirent de leur dormance après l'hiver et feront à nouveau un plan d'un jaune éclatant. Cette plante considérée comme une mauvaise herbe est pourtant précieuse. Elle a plusieurs vertus, dont celle de contribuer à une bonne digestion.

Comme les jardiniers de mon entourage s'assuraient de ne pas laisser pousser cette plante, je faisais de même sur mon terrain année après année, sauf cet été. Préoccupée par le remaniement de mes vivaces et de mes plants du jardin, je me suis peu engagée dans le désherbage. Si le terrain de façade était envahi par cet indésirable laissant apparaître un tapis jaune, dans la cour arrière il n'y a eu que quelques intrus. Évidemment, l'arrosage pour obtenir un gazon vert tua la grande majorité. Mais, des retardataires réussirent à pousser. Je pris la décision de ne pas y toucher. Mon regard inquiet était tourné vers mes nouvelles marguerites que j'arrosais régulièrement. Un lapin affamé mangeait les feuilles de mes chéries.

J'avais planté poivrons, tomates, salade, courge et rhubarbe. Tout était bien protégé pour éviter de nourrir les marmottes et les lapins du quartier. Mais j'eus l'idée de sacrifier un plant de salade pour nourrir le lapin qui semblait apprécier un peu trop mes marguerites. Puis, j'ai légèrement protégé ces dernières. Fière de moi, j'étais convaincue d'avoir diminué l'appât des jeunes feuilles tendres. C'est alors que j'ai vu le lapin manger les plants de pissenlit laissés dans la cour arrière. Est-ce une simple coïncidence? En gardant les pissenlits, le lapin pouvait alterner entre ces jeunes pousses et mon plant de salade disponible.

C'est ainsi que nous avons eu la visite quotidienne de ce petit rongeur qui faisait le ménage de ma pelouse et engraisait les alentours. J'ai fait moins et j'ai obtenu mieux. Lorsque mes marguerites ont repris de la force, le lapin était occupé à manger tout autre chose et ses visites se sont estompées. Au lieu de bâtir des murs pour éviter l'envahisseur, je l'ai nourri par omission et un peu par sacrifice. Au lieu de nourrir mon gazon de produits chimiques, je l'ai engraisé sans effort d'excréments d'animaux.

Le lapin semblait «brasser de la merde» dans mes plates-bandes en début de saison, mais de ce fumier, j'ai appris. Maintenant, je vois les atouts de cet animal. J'ai saisi que rien ne m'appartient, rien n'est acquis et rien n'est totalement indésirable. Le pissenlit avait du bon. Reste à convaincre mes voisins que mon terrain est beau et sein. Et, de ce semblant de chaos, vit une harmonie entre les animaux, la nature et l'humain. J'ai appris à nourrir le beau et à lâcher prise sur mes attentes.

C'est ainsi que nous devrions voir tout accompagnement. Fletcher Peacock a écrit le livre *Arrosez les fleurs, pas les mauvaises herbes!*¹ J'ai eu la chance de le rencontrer lors d'une conférence. Il avait été invité par la direction de mon établissement et il s'adressait à nous les pédagogues pour bien comprendre notre rôle d'accompagnateur. L'une de ces leçons est d'accepter l'autre, l'élève ou le parent, là, où il pousse. Nous devons observer, écouter et découvrir l'histoire et le chaos intérieur de l'autre. Ensuite, nous pouvons arroser ce qui doit l'être. Nous devons miser sur les points forts.

Accompagner

Il existe plusieurs définitions au mot accompagner. On peut accompagner quelqu'un qui se rend à l'hôpital, on peut accompagner un plat d'une bonne soupe ou encore on peut accompagner quelqu'un dans son insertion professionnelle. De ses diverses significations, il demeure une constante, jamais l'accompagnateur ne remplace quoi que ce soit et sa présence demeure temporaire.

Pour certaines personnes, accompagner est souvent synonyme de faire pour l'autre, croyant l'autre trop jeune, trop faible, trop déprimé... Évidemment, cela part d'une bonne intention empreinte d'empathie et souvent d'une relation d'amour d'offrir des moments d'accompagnement, car une situation éprouvante fragilise l'autre. Toutefois, cela doit être occasionnel et temporaire. Sinon, il est possible que l'aide nuise.

Par exemple, certains parents iront jusqu'à trimpler les sacs d'école de leur enfant tous les jours de la semaine. D'autres iront reconduire leur champion en voiture à toutes les pratiques de soccer, alors que le parc d'entraînement est à quelques pâtés de maisons. Enfin, d'autres iront même influencer les sélections sportives pour assurer la présence de leur enfant extraordinaire, pourtant sans grand atout dans le domaine. Accompagner est devenu synonyme de pousser, surprotéger, diriger et faire pour l'autre.

¹ PEACOCK Fletcher, *Arrosez les fleurs pas les mauvaises herbes!* Québec, Les Éditions de l'Homme, 1999, p.155

Ces personnes n'ont pas tort. Il s'agit de significations souvent associées. Le problème est de conserver ce type d'accompagnement dans le temps. L'accompagnateur finit par croire qu'il est indispensable ou que la personne aidée n'est capable d'aucune autonomie. Il se démène tandis que le démuni ne croît pas à travers cette expérience.

Dites-moi, est-ce que l'entraîneur ou le «fan» de hockey embarque sur la glace à la place du joueur vedette? Non, il est assis derrière le banc ou dans les gradins et s'émerveille devant les prouesses réalisées. Il est présent et témoin du joueur de hockey qui assume ses responsabilités et brille par son jeu.

L'accompagnateur doit donc moduler son rôle et sa présence. Le poème «Des pas dans le sable» inspiré du psaume 23 dit: «Mon enfant chérie, je t'aime et je ne t'abandonnerai jamais, jamais, jamais, surtout pas lorsque tu passes par l'épreuve. Là où une seule personne a marqué le sable de ses pas, c'était moi qui te portais.» Ce poème connu à travers le monde a été écrit par Margaret Fishback Powers. Ce dernier décrit bien la manière dont Dieu nous accompagne à tout moment. Toujours à nos côtés, il marche avec nous. Parfois, dans les moments d'infortune, il nous prend dans ses bras et nous porte le temps nécessaire, afin de nous remettre sur pieds. Accompagner est alors synonyme de présence et de soutien.

Enfin, j'aime bien la signification du mot accompagner en musique. Il s'agit de mettre en lumière une autre partie. Que serait un chanteur sans la pièce musicale, sans l'accompagnement? Ma mère a été longtemps accompagnatrice de chorales. Elle était celle qui, par son piano, mettait en beauté les voix. Discrète et dans l'ombre, pourtant essentielle, elle permettait aux voix de briller. Aurait-elle pu être remplacée par une trame sonore? Non, car accompagner c'est aussi suivre l'imprévisibilité du moment. Les choristes pouvaient parfois oublier de partir au bon moment ou de prolonger une note et le directeur de chorale pouvait décider de répéter le refrain, alors ma mère suivait avec synchronisme. Évidemment, elle finissait par anticiper ces moments. Elle avait développé l'art de l'accompagnement.

Accompagner l'imprévisible

Si le sens du mot accompagner est: «être avec l'autre, s'ajouter pour embellir et soutenir», alors il faut savoir composer avec l'imprévisibilité. L'accompagnateur doit se détacher de ses propres attentes et se laisser surprendre. Il lui faut développer sa confiance en l'autre, car lui seul connaît sa vérité et détient les solutions. Alors, il ne sera qu'un reflet des différentes possibilités, afin que l'autre retrouve son chemin.

Les semailles dans le jardin portent en elles leur identité et leur raison de vivre. Elles feront face à l'adversité grâce à leurs capacités d'adaptation. Combien d'arbres ont su contourner un problème pour continuer de croître: des arbres poussant à travers des clôtures et d'autres poussant à même une falaise rocheuse? Il y a aussi toutes les petites pousses qui trouvent leur chemin à travers les pavés unis. La nature a toutes les solutions en elle. L'être humain est ainsi également. Les solutions sont en lui. Aussi, il bénéficie par sa vie en communauté d'une grande sagesse collective. Mais la meilleure solution demeure la sienne. Celle à laquelle il adhère, celle qu'il explore et celle qu'il vit.

Le rôle de l'accompagnateur est de permettre la réflexion, l'analyse, la prise de conscience et de fournir un soutien lors des embûches. Il reflète par sa présence l'expérience et ainsi brise l'isolement de ce ressenti. Il est un guide discret, mais essentiel. Fletcher Peacock rapporte dans son livre une métaphore de Milton Erickson. C'est l'histoire du cheval. Elle permet de comprendre que la personne porte en elle-même la solution à son problème, et que l'accompagnateur est celui qui guide et rappelle l'objectif de manière à ne rien brusquer. Voici l'histoire abrégée du cheval:

Alors que Milton Erickson est âgé de quinze ans, il jouait avec un copain à la ferme de son père au Wisconsin. Un jour, un cheval égaré accourut sur le terrain familial. Erickson est tout de suite monté sur le cheval. [...] Il a guidé doucement le cheval vers la petite route devant la ferme. Celui-ci a commencé à trotter, puis s'est dirigé vers le fossé pour brouter de l'herbe. Très doucement, très respectueusement, très paisiblement, Milton Erickson a ramené le cheval sur la route où il a galopé quelques minutes avant d'entrer dans le fossé de l'autre côté de la route.

Encore une fois, Erickson, très doucement et respectueusement, a ramené le cheval sur la route. Puis ils se sont promenés une quinzaine de minutes avant que le cheval ne s'égaré encore dans le champ voisin.

Erickson, une fois de plus, a ramené le cheval sur la route. La promenade a duré quelques heures, puis ils sont arrivés à une croisée de chemins et le cheval s'est mis à galoper à vive allure. Très rapidement, il est arrivé à une ferme où il s'est immobilisé devant un vieux cultivateur qui travaillait avec ses outils.

Le cultivateur a levé la tête. [...] «Comment as-tu su que c'était mon cheval?» Et Erickson a répondu: «ce n'est pas moi qui le savais. C'est le cheval!»

Comme Erickson, il n'a pas tiré continuellement sur la bride du cheval, alors nous ne pouvons tirer sur une plante pour qu'elle pousse plus vite. Toutefois, respectueusement, nous pouvons donner un petit coup de pouce. Nous pouvons croire en ce qu'elle peut produire.

Je me rappelle une plante intérieure qui longtemps poussa lentement dans mon salon. Elle semblait s'y plaire, même si je ne connaissais pas cette essence. Parfois, une feuille sèche me rappelait son existence et mes responsabilités de jardinière.

Pour des raisons que j'ai oubliées aujourd'hui, j'ai modifié son emplacement dans ma maison. Encore une fois, elle sembla bien s'acclimater de ce nouvel endroit. J'ai continué de l'arroser. Elle était plus visible et les gens remarquaient ses grandes feuilles vert foncé. Enfin un matin, la plante m'offrit un bouquet de fleurs orangées émerveillant toute la maisonnée. «Incroyable, magnifique, extraordinaire» ont été les mots employés par ma famille pour décrire cette beauté. Toutes ces années en dormance, elle attendait le bon moment.

La surprise de ce bouquet suscita l'émerveillement. Si j'avais su qu'elle devait fleurir sans jamais le faire, j'aurais pu m'en lasser. Ou par excès de contrôle, j'aurais pu ajouter de l'engrais, faire un arrosage plus rigoureux et mieux évaluer la lumière. Je me serais épuisé à vouloir obtenir ce qu'elle devait produire. Mes attentes auraient pu même la tuer. Finalement, mon lâcher-prise m'a permis de vivre une joie immense face à ce bouquet grandiose.

Qu'arrive-t-il lorsque nous cherchons à diriger, à commander et à guider? Notre posture envers le nécessaire change pour celle du sauveur. Nous nous croyons plus forts, plus importants, plus près de la vérité. Cela semble rehausser notre estime. «L'autre a besoin de nous.» Ainsi, nous justifions notre valeur. Nous tentons de faire de l'autre un reflet de ce que nous sommes. Ultiment, le succès de la personne aidée sera perçu comme un résultat prévisible et une confirmation de notre vérité. Cela nourrira notre orgueil.

Cette posture de sauveur peut aussi être fatale. La métaphore du papillon qui n'arrivait pas à sortir de son cocon explique bien cette situation. Cette histoire nous raconte combien il était difficile pour un homme de résister à la tentation d'aider la chrysalide devenue papillon sur le point de sortir de son cocon. Il prenait tellement de temps à sortir. Il donnait même l'impression d'avoir tout abandonné. C'est alors que l'homme croyait pouvoir aider le papillon emprisonné en déchirant le cocon grâce à son canif. Le faisant, il put ainsi voir le magnifique papillon ouvrir ses ailes. Toutefois, jamais le papillon ne put s'envoler et

mourut peu de temps après. Le papillon avait besoin de développer sa force en brisant lui-même son cocon. C'est grâce à cette nouvelle force que l'envol pouvait avoir lieu. En ouvrant le cocon, l'homme l'avait privé de ce développement.

Alors, ouvrez vos bras à l'imprévisible. Faites confiance en vos folles semailles et voyagez avec elles au gré du vent. Soyez présents lorsqu'elles émergeront et laissez-vous émerveiller. Accompagnez-les d'un léger parapluie lors de l'adversité. Reconnaissez-les, soyez-en les témoins et la lumière brillera sur vous. Ainsi au retour du printemps vous chanterez comme Bette Midler dans «The Rose»:

*Rappelez-vous, en hiver
Loin sous les neiges amères,
Se trouve la graine qui, avec l'amour du soleil
Au printemps, devient la rose.*

Ou encore un pissenlit qu'un papillon pourra butiner avant l'arrivée du lapin!

Louise Martin
maloulou.martin@gmail.com

SEMER DES MAUVAISES NOUVELLES... POUR EN RÉCOLTER DE MEILLEURES!

Ah! Les nouvelles. Quel sujet de conversation! Parmi les plus difficiles qui puissent être. Pourquoi?

Il faut tout d'abord s'entendre sur ce que représente une mauvaise nouvelle. En quoi est-elle mauvaise? La définition du mot *mauvais* donné par le dictionnaire québécois en ligne *Usito* est: «qui présente des défauts, qui est mal conçu, de qualité médiocre». Je suis déjà bien heureux de lire cette définition. C'est donc dire que les reportages qui nous rapportent de «mauvaises nouvelles» ne sont pas toujours médiocre, ou bien mal conçu ou encore présentant des défauts. Et, quelle est la première définition du mot *nouvelle*? «Annonce d'un événement, généralement récent, à une personne qui n'en a pas encore connaissance; événement dont on prend connaissance».

Les nouvelles sont donc des informations nouvelles au sens de la nouveauté: le journaliste, la reporter, espère vous dire le premier, la première, ce qui est arrivé. Qu'il s'agisse d'un moment historique ou bien de l'annonce d'un rock star en manque d'attention. Elles sont entendues ou bien lues pour la première fois par la personne qui en prend connaissance. Sur les grands réseaux généralistes qui présentent des téléjournaux, on doit tenir compte de plusieurs considérations: est-ce que ladite nouvelle est d'intérêt public et va-t-elle intéresser un public large qui provient des différentes couches sociales que comporte une société? Est-ce que la dame de 80 ans, malade, pauvre d'argent et en fauteuil roulant se sentira concernée par l'information, tout autant que le chef d'entreprise de trente ans qui vient de signer un contrat gigantesque avec l'Arabie Saoudite et fête cet événement en flambant 10 000 \$ pour une soirée? En quoi cette nouvelle information peut-elle toucher les personnes qui syntonisent le bulletin?

Avouons-le: le bien commun est étiré à la présentation du trafic, du chat ou du chien écrasé la veille et, malheur! fait parfois place aux voyeurismes et à une émotion qui est exagérée. Puis, il y a tout ce qu'on appelle les faits divers. Ils n'en seront jamais pourtant pour les gens qui en sont les victimes directes ou indirectes. Elle a tué son enfant de 16 coups de couteau. Il a tué sa famille avant de s'enlever la vie. La collision frontale a été fatale pour les deux jeunes conducteurs, qui n'avaient que 19 ans. J'invente ces titres, mais ils sont tout à fait réalistes. Et, sans totalement nier le fait qu'il faille les annoncer, en parler puisqu'elle concerne la vie de tous les jours, ces mauvaises nouvelles ne vont pas changer le cours de notre histoire personnelle. À moins que cela ne nous soit raconté d'une manière qui permet de faire le tour de

l'information: pourquoi cette collision est-elle survenue? Est-ce que la route était en mauvais état? L'alcool est-il en cause? La distraction d'un doux baiser laissé sur un texto qui devient un dernier au revoir... Bref, quel sera l'angle choisi par le média? Nous laisser seul chez soi en plein désarroi devant la mort abrupte de deux jeunes hommes prometteurs: dommage. Nous parler en détail de ce qui a provoqué l'accident, ce qui pourrait être fait pour éviter ce genre de situation et aller plus loin, dépasser le premier désarroi, trouver des solutions.

La narration de la mauvaise nouvelle — nommons-là M&N, presque comme les fameuses friandises — appartient au journaliste ainsi qu'à la ligne éditoriale que désire adopter le média. Dans son objectivité recherchée, le média est... subjectif! Vous me suivez? La fameuse objectivité journalistique, j'y crois. Mais, elle s'inscrit toujours dans une subjectivité qui désire transmettre le meilleur d'elle-même. Et faire grandir le public qu'elle a choisi, à partir de sa propre subjectivité.

Oups, je suis perdu. Oubliez l'objectivité, c'est un autre débat, mais suivez-moi, car les M&N peuvent devenir, si l'on accepte de se laisser bousculer par elles, des sources de solutions sans fin.

#MeToo: une M&N?

Au cœur des fameuses M&N, il y a des histoires de corruptions, de mauvaises gestions, de vols, de mensonges d'États, de manigances pour atteindre les plus hautes sphères du pouvoir. Ces informations, si elles ne sortaient pas, nous laisseraient dans la noirceur sur certaines pratiques usurpatrices du bien commun.

Il y a aussi tout ce qui concerne la violence quotidienne, celle qui, pendant des années, est restée bien silencieuse dans les bureaux feutrés de certains producteurs, politiciens, entrepreneurs, cardinaux. Bref, des hommes de pouvoir bien conscient du poids qu'ils ont et qui, s'en servant, ont usé de leur instinct de prédateur sexuel pour asservir de jolies dames ou bien encore des jeunes hommes, tous fragiles aux mains d'une conception du pouvoir qui a les relents du droit de cuissage que se permettait des seigneurs du Moyen-Âge. En ces temps de libération et d'égalité, qui auraient bien pu penser possible ces gestes violents? Ici, ces M&N sont encore d'actualité. Les dérives du mouvement #MeToo ont beau s'être étalées sur tous les réseaux sociaux, le fondement raisonnable et absolument essentiel des transformations apportées par les dénonciations ne fait aucun doute.

Alors, est-ce que les informations sur le mouvement #MeToo sont de l'ordre de la mauvaise nouvelle? Et celles qui nous rappellent les

guerres un peu partout dans le monde, de quel ordre sont-elles? Bien sûr, la plupart du temps, elles annoncent la mort, la destruction et la domination d'une force sur une autre. D'ailleurs, l'Ukraine est un exemple frappant de ce que l'information peut faire pour mobiliser le monde. En effet, si les reporters n'avaient pas été présents dès les débuts de l'invasion, est-ce que nous nous serions mobilisés de cette manière tout à fait historique?

Et... si les caméras se braquaient sur l'Afrique comme elles le font sur les M&N de l'Ukraine, est-ce que j'aurais encore un travail aujourd'hui?

Tête coupée par un matin d'hiver

Je travaille comme responsable de l'information pour le bureau canadien de l'Aide à l'Église en Détresse (AED). Je suis un champion des mauvaises nouvelles. J'en lis, j'en écris, j'en parle à la radio, j'en analyse. Je baigne dans ce qui n'est pas heureux. Au point qu'il me faille parfois prendre une fin de semaine totalement coupée de l'information. Sinon, je risque moi-même de devenir une mauvaise nouvelle dépressive et hargneuse. Après tout, en plus de traiter de M&N à haute teneur tragique — meurtres, massacres, viols, enlèvements, dépeçages, etc. — je constate bien à quel point ces informations sont tout sauf intéressantes pour nos sociétés plus enclines à se dorloter de la prochaine bêtise d'un candidat d'*Occupation Double* ou bien encore à considérer comme une M&N le manque de bières sur une tablette.

Oui, j'assume: c'est un coup de gueule.

Il y a quelques années, j'ai rencontré un prêtre de l'est de la République démocratique du Congo (RDC). Il était venu au Québec en vacances, en plein milieu du mois de février. Bien qu'il n'aime pas le froid, la neige — abondante puisque son ami habitait la Mauricie — le réconciliait avec la vie. De quoi atténuer les souvenirs liés à son village qui sont tout, sauf les porteurs d'une joie hivernale. Des massacres, des enlèvements et des destructions de villages y ont lieu régulièrement depuis quelques années. Des groupes rebelles, djihadistes ou non, veulent prendre possession des terres de sa région, riches en coltan (métal précieux indispensable pour des téléphones intelligents performants), de l'or, du diamant, du cuivre, et j'en passe. Et, pour toutes ces raisons liées à l'argent facile et abondant, un pays est ravagé par les conflits. Au milieu, les citoyens subissent et restent silencieux. À quoi bon parler et s'époumoner? Le gouvernement du pays laisse faire, la Mission de paix de l'ONU est une farce qui ne remplit pas du tout son contrat et la communauté internationale porte peu ou pas du tout ses caméras dans l'est de la RDC. Officiellement,

cela est trop dangereux pour les journalistes. Officieusement, on ne peut nuire aux intérêts financiers d'un pays: notre pays. Les minières canadiennes, sans être directement impliquées, sont les champions de la sous-traitance. Ils peuvent ainsi s'en laver les mains. Au bal du pillage, on trouve également la France, la Chine, les États-Unis, la Grande-Bretagne et la Russie, entre autres.

Je me souviens que ce prêtre insistait, presque au bord de l'irritation, sur le tragique de la situation et à quel point mon peuple — Québécois inclus — a une lourde responsabilité vis-à-vis ce qui est en train de se passer dans le plus grand silence. Quelques semaines plus tard, une M&N à sensation est arrivée directement sur mon compte WhatsApp. Des photos de la dernière attaque. Au début, des huttes brûlées, une foule qui semble nerveuse. Puis, cette photo: une tête d'homme coupée. Je me suis arrêté un instant, horrifié. Mais, très vite, j'ai finalement compris l'insistance maladroite de cet homme de Dieu pour que je sois saisie par la situation. La mort de son paroissien est un geste de terreur. Il n'a aucun lien avec les bandits qui pillent et qui détruisent. Peut-être a-t-il voulu défendre sa maison, sa femme, ses enfants, ses animaux qui, dans un monde rural, sont une richesse très précieuse. Peut-être a-t-il simplement servi d'exemple. Peu importe, l'horreur de ce moment est très bien imprimée dans mon esprit.

Mais, qui plus est, elle m'encourage à continuer à distribuer de mauvaises nouvelles de la RDC. Non parce que j'aime déprimer les gens, bien au contraire. Ayant été formé au théâtre (Saint-Hyacinthe, 1988-91), j'aime plaire et faire rire les gens. Pourtant, je ne peux passer sous silence la tragédie silencieuse qui vit la population de l'est de la RDC. Si je n'en parle pas, comment pourrions-nous y changer les choses?

C'est en cela que la mauvaise nouvelle, la M&N, peut être une fondation pour en arriver à ce qu'un jour, surgisse une B&N! Une bonne nouvelle où l'on apprendra que les pays impliqués en RDC sont responsables de ce que les sous-traitants y font. Cela existe aujourd'hui. Mais, la chose relève encore du tragicomique: un ombudsman reçoit les plaintes au Canada, provenant du monde entier. Une seule. Avec une petite équipe. Je me dis qu'il faut commencer quelque part. Heureusement, plusieurs organismes ne baissent pas les bras. Ils dénoncent, manifestent, informent.

Alors, quand vous lirez une mauvaise nouvelle, aurez-vous toujours l'envie de la rejeter immédiatement à cause de son goût de surette, ou bien ouvrirez-vous les oreilles de l'intelligence pour mieux comprendre de quoi il s'agit: me faire pleurer durant le show des nouvelles¹?

¹ La chanson *Actualités* de Diane Dufresne est tout indiquée ici!

M'énrager, sans pourtant prendre le temps de transformer la colère en solution durable. Me séduire au point de me créer un, une nouvelle idole, dont les limites sont bien connues. Ou bien, cette M&N sera-t-elle créatrice d'un mouvement en moi qui, du cœur et des émotions suscitées par la nouvelle, monteront vers la raison afin de réfléchir aux pistes de solutions qui elles, mènent aux actions concrètes transformant mon cœur et ma raison, et en toute espérance, transforment le monde?

Je suis conscient que c'est un long processus et que, tout comme on dit en Église, le discernement est de mise. Mais, avant de proclamer qu'une M&N est une M&N, merci de prendre le temps d'analyser en quoi elle l'est, et si oui, pourquoi l'est-elle? Derrière les informations télévisées et écrites, il y a toujours des gens. Notre compassion, notre regard critique au cœur de mère devrait d'abord nous guider dans les mots qui sortiront de notre bouche, de notre souffle, pour les commenter.

En espérant ne pas vous avoir effrayé.

Mario Bard

FOLLES SEMAILLES DE DIEU: SON FILS

«Au commencement était le Verbe et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu. Et le Verbe s'est fait chair et nous avons contemplé sa gloire qu'il tient du Père.» (Jn 1, 14) Le Verbe était la Parole incarnée, créatrice et envoyée par Dieu sur Terre, ce lieu où Dieu nous parle. Ces folles semailles de Dieu sur Terre sont à la fois Parole, présence, libération et espoir de retour.

Dieu a donné son fils unique, il l'a envoyé au cœur de ce pays aride, au carrefour des cultures et des religions, au carrefour des routes de commerce. Jésus est devenu cette folle semaille en terre de combats. Cette région était sous la domination de l'envahisseur romain, arrivé soixante ans auparavant. C'était une terre de division entre Juifs de différentes écoles pourtant tous descendants du même patriarche Abraham: les Samaritains, les Sadducéens, les Pharisiens, les Esséniens et les Zélotes.

L'annonce de sa venue

Les prophètes avaient déjà annoncé sa venue, comme celle d'un fils d'homme dont l'empire est éternel, a écrit le prophète Daniel. Isaïe annonce: « La jeune femme [la vierge] est enceinte, elle va enfanter un fils et elle lui donnera le nom d'Emmanuel [Dieu est avec nous].» Il précise qu'il s'agit d'un Dieu fort, prince de paix, pour que s'étende le pouvoir dans une paix sans fin. Le premier chant du serviteur dans le livre d'Isaïe laisse entendre qu'il parle du Messie: «Voici mon serviteur que je soutiens, mon élu qui a toute ma faveur. J'ai fait reposer sur lui mon esprit ; aux nations, il proclamera le droit.» (Is 42, 1) Il ajoute plus loin: «Tu ouvriras les yeux des aveugles, tu feras sortir les captifs de leur prison, et de leur cachot, ceux qui habitent les ténèbres.» (Is 42, 7)

L'ange Gabriel a annoncé à Marie la venue du Messie. Dieu a envoyé son fils au cœur d'une femme non mariée, encore vierge, provoquant ainsi un scandale dans sa famille et tout le village de Nazareth. Dieu y a semé la promesse des prophètes et l'espoir de toute l'humanité, la grâce ultime d'être sauvé par la mort de Jésus. Jésus a grandi dans ce petit village, au sein d'une famille de charpentiers, pauvre et humble, à l'image des personnes qu'il allait sauver. Nathanaël, dans l'évangile de Jean, se demande: «De Nazareth peut-il sortir quelque chose de bon?» (Jean 1, 46)

Dieu a semé la Parole de Lumière et de vie

Dieu a semé la Sagesse de sa Parole au cœur même de Jésus afin qu'elle rayonne éternellement sur tous les peuples de la terre. Cette Parole devait sembler pure folie pour les contemporains de Jésus, comme elle l'est encore aujourd'hui dans ce monde toujours aussi matérialiste, cupide, vengeur et envieux. Au cœur de la noirceur et de notre impuissance brille Sa Lumière.

Tout au long de son parcours, Jésus errait sans maison, recevant l'offrande d'un repas, d'une place à dormir. Il n'avait pas d'endroit où poser sa tête, se déplaçant de bourg en bourg, à pied avec ses disciples. Il est arrivé avec des idées nouvelles et révolutionnaires. Il a donné une place égale aux femmes, aux esclaves, aux païens et aux voleurs. Il nous a enseigné que pour son père, le plus petit, qui est souvent pauvre et malade, est plus important que le riche et l'instruit. Le Royaume est fait pour tous, en particulier ceux qui en ont le plus besoin, les exclus de la société. En fait, il est facile aux petits de rentrer dans le Royaume, car leurs besoins sont grands et ils sont moins orgueilleux. Il leur est aussi malaisé d'adorer l'argent et le pouvoir, car ils n'en ont pas. Ils sont dépourvus de tout sauf de l'essentiel: une place avec Dieu pour l'éternité.

Dieu a semé le règne de l'amour au cœur de notre mondialisation. Il faut *garder sa lampe allumée* pour bien voir et comprendre la folie de cette entreprise: venir parler de paix, d'amour et d'un Royaume dans un monde de souffrance, d'hypocrisie et de corruption. Il faut même être un peu fou pour y croire!

La mort de Jésus

La mort de Jésus est plus surprenante encore que sa vie. Elle ne semble pas apporter de moisson, peut-être du fait que ce n'est pas la mort qui porte fruit, mais la vie ici qui vainc la mort. Elle était annoncée par le prophète Isaïe vers 750 av. J.-C. Dans le quatrième chant du serviteur souffrant, il est dit:

Méprisé, abandonné des hommes, homme de douleurs, familier de la souffrance, il était pareil à celui devant qui l'on se voile la face ; et nous l'avons méprisé, compté pour rien. En fait, c'étaient nos souffrances qu'il portait, nos douleurs dont il était chargé. Et nous, nous pensions qu'il était frappé, meurtri par Dieu, humilié. Or, c'est à cause de nos révoltes qu'il a été transpercé, à cause de nos fautes qu'il a été broyé. Le châtement qui nous donne la paix a pesé sur lui: par ses blessures, nous sommes guéris. (Is 53, 3-5)

Syméon avertit Marie: «Toi-même une épée te transpercera l'âme.» (Lc 2, 35)

Jésus a subi la mort la plus atroce et la plus humiliante qui soit, celle réservée aux plus infâmes de cette société. Pourquoi? Pour les Juifs, il dérangeait les croyances de l'époque. Pour les Romains, il représentait une menace de révolte qu'il fallait étouffer. Mais Jésus l'avait annoncé: «le Fils de l'homme doit beaucoup souffrir, être rejeté par les anciens, les grands prêtres et les scribes, être tué, et après trois jours, ressusciter.» (Mc 8, 31) Jésus est livré par Dieu puisque c'est dans le dessein de Dieu.

Tout dans son histoire semblait folie aux yeux de ses contemporains. Les premiers chrétiens ont essayé de comprendre comment le fils de Dieu, le Messie, le roi des Juifs pouvait être martyrisé ainsi sans que Dieu intervienne. Puis ils ont revu Jésus. Le Christ était bien vivant, il était réellement le fils de Dieu! La mort a vaincu la vie, le Dieu vivant a triomphé *des hommes qui veulent la mort* (1 Th 4, 14). Paul et Jean en particulier les ont guidés vers une théologie sur la portée salutaire de la mort du Christ.

Quelles imprévisibles moissons!

Pendant les premiers siècles après Jésus, alors que les chrétiens étaient persécutés et devaient se cacher pour célébrer l'eucharistie et les sacrements, qui auraient pu penser que cette même religion allait devenir celle de l'Empire en l'an 312 et que, ce faisant, l'Empire romain tout entier allait être converti et baptisé en Dieu. Encore aujourd'hui, le calendrier occidental est basé sur le calendrier grégorien débutant à l'année de naissance du Christ. Combien de cathédrales, de monastères, de châteaux à la gloire de Dieu ont été construits durant le Moyen-Âge et à la Renaissance seulement?

Malheureusement, une tout autre moisson a également eu lieu, faite de guerres et de persécutions depuis 2000 ans: les quatre croisades, l'inquisition et les guerres de religion. Les abus et la corruption au sein même de la papauté et du clergé menant au célibat des prêtres. Les scandales sexuels, la pédophilie et les génocides!

La véritable moisson est dans nos cœurs

Après toutes les épreuves que Jésus a subies pour nous sauver, comment pouvons-nous ne pas apprécier sa grâce? Notre intelligence humaine, faillible, ne nous permet pas d'en mesurer l'ampleur. Elle se

révèle à nous au détour d'un regard, d'une main tendue, ou à travers une vision si sublime qu'il est difficile d'en mesurer la portée.

Jésus est une véritable cathédrale d'amour en nos cœurs, car la véritable moisson est bien dans nos cœurs. L'esclave en nous est libéré. Jésus a lentement défait chacune des mailles qui nous retenaient prisonniers et a ouvert la porte étroite pour que nous revenions dans la lumière de sa Vérité, accompagnés et guidés par l'Esprit Saint. D'abord ébloui par cette lumière, chacun sent progressivement la puissance de son amour. Il permet le détachement des choses terrestres et la compassion pour nos sœurs et frères souffrants. Il permet de tendre la main au-delà de la fatigue, de pardonner encore et toujours au nom de la seule loi qu'il nous a léguée, l'amour! Notre force est alors décuplée et aucune épreuve ne peut nous arrêter, car celui qui nous soutient est dans le Royaume et nous supplie de faire ce travail pour lui.

La moisson: ces êtres exceptionnels

À diverses époques, des hommes et des femmes d'exception ont réformé l'Église et les ordres monastiques pour les ramener à leur mission originale: l'obéissance, la prière et le recueillement dans le silence et le travail. Mais également l'accueil, l'aide et la charité envers son prochain, voyant en chacun le visage du Christ. On pense ici à Benoît de Nursie, au 5^e siècle, à François d'Assise au 12^e siècle, ainsi qu'à Dominique Nuñez de Guzman, fondateur de l'ordre des frères Prêcheurs, et à Teresa Sánchez Dávila qui a réformé au 16^e siècle l'ordre du Carmel, alors riche et mondain, lui redonnant une vocation de prière et de pauvreté; les sœurs *déchaussées*, demeuraient cloîtrées.

On pense également à Ignace de Loyola, fondateur au 16^e siècle de la Compagnie de Jésus, et auteur des *Exercices spirituels*, une des principales sources d'introspection religieuse et de discernement vocationnel dans le catholicisme. Plus récemment, Charles de Foucauld a voulu vivre plus pauvrement que le Christ lui-même à Nazareth, seul et rejeté de tous. Il a donc choisi d'imiter Jésus de Nazareth en vivant humblement du travail de ses mains et entouré de ses frères musulmans. Il vivait tel un ermite au désert, à Béni Abbès au cœur du Sahara algérien. La clôture de son ermitage était en fait une clôture morale. Il souhaitait être le dernier des derniers, le plus pauvre des pauvres. Malheureusement pour lui, la place était déjà prise, par Jésus.

Nous sommes entourés de personnes inspirantes qui nous guident dans leur foi sur le chemin vers le Royaume. Tous ensemble, nous marchons vers cette lumière qu'est la vie de Jésus.

Folles semailles de Jésus en l'homme

Jésus, Parole vivante, a semé dans le cœur de ses contemporains le goût du Royaume. Ses contemporains étaient souvent des pauvres, des malades, des veuves; parfois des Romains, et même des voleurs. Pourtant, le fait de les toucher intimement a rendu ce sol fertile, car ces gens furent instantanément touchés par la Grâce. Encore aujourd'hui il sème en nous cet amour-là, par la lecture de la Parole, par l'autre, ou par une expérience de rencontre avec Dieu. La personne ainsi touchée connaît l'amour et l'ouverture envers les autres. Elle se voit guérie de ses illusions et de ses questionnements.

Folles semailles de l'homme en l'homme

La rencontre avec Dieu et son amour peut prendre du temps avant de porter fruit. À chacun de l'accueillir et de l'appivoiser à son rythme. Puis vient le temps de partager ce don, d'offrir cet amour. Mais ces nouvelles semailles sont faites par l'entremise de Dieu seul. Lui seul peut agir en nous, nous guider et dire les mots qu'il faut pour réaliser son projet, sa mission.

Imprévisible renaissance

Une fois qu'on a été retrouvé par Jésus et qu'il nous a pardonné, malgré les épreuves de la vie, on ne peut pas vraiment se perdre à nouveau, car nous sommes transformés à jamais.

«Je vous donnerai un cœur nouveau, je mettrai en vous un esprit nouveau, j'ôterai de votre corps le cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair.» (Ez 36, 26)

«De toute évidence, vous êtes cette lettre du Christ, produite par notre ministère, écrite non pas avec de l'encre, mais avec l'Esprit du Dieu vivant, non pas, comme la Loi, sur des tables de pierre, mais sur des tables de chair, sur vos cœurs.» (2 Co 3, 3)

Cette renaissance continue d'agir en nous à chaque tournant, à chaque épreuve. Ainsi disait Paul aux croyants de Corinthe:

En toute circonstance, nous sommes dans la détresse, mais sans être angoissés; nous sommes déconcertés, mais non désemparés;

Nous sommes pourchassés, mais non pas abandonnés; terrassés, mais non pas anéantis.

Toujours nous portons, dans notre corps, la mort de Jésus, afin

que la vie de Jésus, elle aussi, soit manifestée dans notre corps.
(2 Co 4, 8-10)¹

Chantal Béïque
chantal.beique@gmail.com

¹ Les citations de la Bible dans ce texte ont été tirées de la Bible de Jérusalem et de l'Association Épiscopale Liturgique pour les pays francophones, l'AELF.

ÇA VAUT COMBIEN?

N'essayez pas de devenir un homme qui a du succès.

Essayez de devenir un homme de valeur.

Albert Einstein

En ce temps de questionnements, de malaises, de difficultés financières multipliées, plusieurs d'entre nous étudient plus attentivement le prix des objets désirés ou nécessaires. Certaines personnes peuvent acheter tout de suite, d'autres attendent ou s'en privent? Il est clair que la hausse du coût de la vie nous préoccupe tous. Une réalité quotidienne.

En réfléchissant à cette angoissante expression, «*Ça vaut combien?*», j'ai été amenée à m'interroger sur la valeur de certains gestes. Par exemple: que vaut la permanence d'un sourire, la douceur de la patience, la générosité du don de soi, la gratuité de la bienveillance, la joie de la persévérance? Existe-t-il une balance, une règle graduée, une mire qui donne la valeur exacte de ces gestes?

Je n'ai trouvé aucune boutique spécialisée qui me permette de savoir que mon sourire vaut de l'argent, que ma patience me garantit la santé, que ma générosité m'assure que quelqu'un me rendra la pareille, que ma bienveillance triomphera, que ma gratitude annulera mes peines. C'est en recourant à l'Évangile que j'ai trouvé des messages dynamiques et éloquents. Poursuivons en nous demandant si c'est rentable, payant, de remercier, de partager, de reconnaître ses faiblesses, de persévérer, de cultiver l'émerveillement.

Dix lépreux

Luc (17, 11-19) nous raconte que Jésus entrait dans un village alors que dix lépreux vinrent à sa rencontre. À distance, ils crièrent: «Jésus, Maître, aie pitié de nous». À cette vue, Jésus dit: «Allez vous montrer aux prêtres». Cette réponse, surprenante, était tout simplement un rappel de la loi juive (Lv 13, 2). Pendant qu'ils y allaient, ils furent guéris. L'un d'eux revint sur ses pas en remerciant Dieu à haute voix. Jésus fut étonné. «Les neuf autres, où sont-ils?» Puis, il donna à ce lépreux le prix de son geste de reconnaissance: «Va, ta foi t'a sauvé».

La foi en Jésus envoyé par le Père, un trésor sans prix. C'est la certitude que nous sommes aimés dès notre commencement. Nous avons une petite idée de ce que cela veut dire si nous avons une expérience parentale. Il n'est pas rare que les futurs parents déclarent leur amour sans borne à l'enfant qui vit dans le sein de la maman. Être

aimés sans condition, tels que nous sommes, c'est la source d'une joie intime, permanente et stimulante tout autant qu'une invitation à en prendre conscience.

À l'exemple de ce lépreux, n'hésitons pas à remercier pour cet Amour gratuit de notre Père manifesté dans l'incarnation de Jésus. Les occasions ne manquent pas. Merci de m'être réveillée ce matin, merci pour la présence du soleil ou de la pluie, merci pour la nourriture, pour le bonjour de ce voisin, pour l'aide reçue, pour un appel téléphonique, pour les imprévus... En pratiquant la méthode des petits pas, nous arriverons peu à peu à développer une attitude de pleine gratitude. Celle-ci me semble le début d'un lien fraternel puisqu'elle vient du cœur. Recourons aux psaumes 136, 116, 147... pour nourrir et faire grandir notre reconnaissance.

Oui, ça vaut la peine de remercier!

Zachée

Zachée cherchait à voir qui était ce Jésus qui attirait une foule si nombreuse. Comme il était petit de taille, il monta sur un sycomore. Jésus leva les yeux vers lui et dit: «Zachée, descends vite, car il me faut aujourd'hui demeurer chez toi. Et vite, il descendit et le reçut avec joie.» (Lc 19, 5-7)

Ce chef des publicains dit oui à Jésus sans ajouter de conditions. Ce «oui» gratuit vaut combien?

Il vaut, dans un premier temps, le réveil d'une conscience. Zachée était riche. Une question surgit de son cœur: qu'ai-je fait de cette accumulation de biens? Jusqu'à ce jour, je l'ai gardée pour moi. Le regard de Jésus a illuminé le sien. Sous un angle nouveau, il découvre que sa richesse peut servir à d'autres. Il ne regrette pas son talent financier. Il peut maintenant partager.

«Oui, Seigneur, je vais donner la moitié de mes biens aux pauvres et si j'ai fait tort à quelqu'un, je lui rendrai le quadruple.» Zachée découvre la richesse du partage. Nous, nous n'avons pas à chercher longtemps pour aider quelqu'un en soutenant une cause humaine. Les collectes de fonds sont nombreuses et elles se sont multipliées depuis mars 2020. Quand on partage, on ne donne pas tout, c'est la moitié de ses biens pour Zachée. Un jour, je suis allée porter les restes du buffet servi la veille lors d'une rencontre fraternelle, à un organisme qui s'occupait de nourrir les sans-abris. La réceptionniste en me remerciant m'avoua qu'elle n'avait que trois pommes pour le dîner. Quatre personnes se

présentaient habituellement à ce repas. Elle ajouta: «Je sais qu'aucun ne prendra une pomme entière, il s'en coupera un morceau seulement. Il partage ce qui est offert». Ce témoignage me parle encore aujourd'hui. Est-ce à dire que le détachement ou l'absence de biens invite au partage autant que l'abondance?

Dans un deuxième temps, le «oui» de Zachée vaut la déclaration suivante: «Aujourd'hui, cette maison a reçu le salut, car celui-là aussi est un fils d'Abraham.» L'accueil du regard de Jésus, la fidélité à son invitation personnelle, fait fi des étiquettes (Zachée était chef de publicains et riche). C'est l'ouverture à une fraternité universelle, celle qui s'enracine au cœur de chacun de nous. Ça vaut plus que l'or!

L'enfant prodigue

Suivons ce fils heureux de recevoir sa part d'héritage. Ravi de sa liberté, deux jours après, il part pour un pays lointain et «dissipe son bien dans une vie de prodigue.» Survint une famine alors qu'il avait tout dépensé. Pour survivre, il est forcé de «garder les cochons» et il n'arrive même pas à se nourrir convenablement.

Comme tout être humain en détresse, il «rentra en lui-même». Retrouvant le chemin du cœur, il revoit la maison paternelle et il pense à son père qui embauche plusieurs serveurs... Peut-être qu'il aurait une place, lui aussi. «Il partit donc et s'en retourna vers son père.» Celui-ci le vit venir de loin et fut rempli de compassion.

Le fils, ayant pris conscience de ses fautes, les avoua à son père en se jetant à son cou. Devenu humble de cette humilité qui n'abaisse pas, mais fait découvrir l'immense amour de compassion du père. Une humilité qui montre au grand jour la finitude de tout être humain... ce maillon indispensable d'une seule chaîne fraternelle. Une humilité qui permet de recommencer, d'espérer, de persévérer. Une humilité qui grandit la confiance. Une humilité qui réjouit, qui invite à la fête. Et le père dit à ses serveurs: «Vite, apportez la plus belle robe... amenez le veau gras... et festoyons, car mon fils que voilà était mort et il est revenu à la vie».

Revenir à la vie a une grande valeur. Plusieurs d'entre nous ont connu ou ont été témoins d'une renaissance: une personne emportée par les eaux, mais secourue à temps; une réanimation cardiaque réussie; un enfant retiré des flammes avec succès; un traitement efficace pour un malade. Quand cela se produit, spontanément, on pense à célébrer, à manger ensemble, à lever nos verres, à exprimer notre joie, à s'émerveiller. Nos yeux regardent en avant, le goût de poursuivre sa route devient présent.

Que ce récit de Luc soit dans nos cœurs lors de nos futures célébrations: anniversaires, fin d'études, retour des saisons, eucharisties, nouvel emploi, promotion, succès... et nous connaissons la valeur d'être vivant et vivante.

Le figuier

Une autre parabole de Luc (13, 6-9) est riche d'enseignements. Le propriétaire d'une vigne cause avec le vigneron près d'un figuier stérile depuis trois ans. «Coupe-le; pourquoi donc épuise-t-il le sol?» Le vigneron s'y oppose astucieusement. «Maître, laisse-le cette année encore, le temps que je creuse tout autour et que j'y mette du fumier. Peut-être donnera-t-il des fruits à l'avenir... Sinon, tu le couperas.»

Nous pourrions nous attarder à la bonté patiente du Maître; à l'engagement créatif du vigneron; aux méfaits de la vitesse qui peut tuer; à l'humilité... Mais aujourd'hui, j'aimerais revenir avec vous sur l'importance des gestes appropriés pour produire des fruits: creuser le sol et mettre du fumier.

Creuser, c'est faire le vide, faire un trou, enlever quelque chose, ouvrir, élargir. C'est entrevoir le fond où règnent le silence et le mystère. Creuser autour d'un arbre permet de rejoindre les racines qui nourrissent la tige, les feuilles tout en préparant les fruits. Ainsi si je désire des fruits de générosité, il est nécessaire que j'écarte les préjugés pour laisser entrer l'air de l'accueil, la joie d'aider en découvrant les gestes à poser. Chaque arbre peut donner son fruit quel que soit son âge nous rappelle Félix: «Ce n'est pas parce que je suis vieux que je donne des vieilles pommes.»

Le vigneron de cette parabole s'engage aussi à mettre du fumier. Cela enrichit le sol, l'améliore et apporte des éléments nutritifs. En fertilisant la terre, le développement des fruits sera meilleur. Si je compare mon baptême à un arbre, quel serait l'engrais favorable à la production de bons fruits? Celui où la patience serait permanente et soutenue par une prière confiante, remplie de gratitude. Celui qui met une barrière à l'égoïsme. Celui qui pousse à la créativité. Celui qui engendre la conversion. Celui qui persévère dans l'attention aux autres pour faire éclater l'amour inconditionnel.

Persévérer vaut son pesant d'or.

La tempête

Ce mot tempête résonne dans plusieurs têtes de nos jours. Les tempêtes sont fréquentes: inondations, vents déchaînés, virus menaçants, guerres sanglantes, violence dans les parcs et les rues, etc. Matthieu (8, 23-28), Marc (4, 35-41) et Luc (8, 22-25) racontent celle d'une mer agitée. La barque, dans laquelle se trouvaient Jésus et ses disciples, risquait d'être renversée, car les vagues couvraient l'embarcation. Mais Jésus dormait. Ils le réveillèrent en disant: «Au secours, Seigneur, nous périssons!» «Pourquoi avez-vous peur»? Jésus menaça les vents et la mer. Le calme se fit. Les disciples furent saisis d'admiration. Serait-ce le prix de la prière?

Certes, la prière des disciples est exaucée, mais c'est l'admiration du Maître dont ils furent saisis qui les dépasse, les apaise. Quel trophée que celui qui confère la possibilité d'admirer! Les bouche bée, les yeux brillants, les silences, les ah! oh!, les souffles coupés, les pas de danse, les extases, les mots de louange entendus ou prononcés expriment bien ce sentiment de joie et de bien-être.

Admirer, c'est réagir à ce qui est présent, au jour le jour, en se laissant toucher par la beauté environnante, la pertinence des gestes, le talent mis au service des autres, la générosité gratuite, le partage sans attente de retour, l'attention aux démunis, l'engagement fervent. Admirer, c'est apprendre à voir le jet de lumière derrière les apparences, les pleurs, la souffrance, les abandons, la pauvreté. Admirer, c'est construire petit à petit la paix intérieure: désir profond de tout être humain. Cela se fait par différents chemins: la méditation fréquente, le silence de compassion, la confiance totale en l'Amour, la présence rassurante d'un frère ou d'une sœur.

L'admiration, cet émerveillement, ne laisse personne indifférent. Ou bien elle suscite l'envie, ou bien l'on s'y associe en applaudissant, en criant bravo, félicitations. Les instants de bonheur vécus à la fin d'un enivrant spectacle de théâtre, d'un céleste concert, d'une surprenante création enfantine ou de tout autre événement qualifié d'extraordinaire restent inoubliables et donnent des fruits de joie, de paix intimes. Une richesse inestimable!

Que chacun des personnages de l'Évangile, parole vivante, nous inspire, nous guide, nous éduque afin que nos engagements quotidiens deviennent plus révélateurs du vrai, du beau, du bien. Qu'ils nous y amènent en chantant *Aux sources de la vie*.

*Aux sources de la vie
Nous venons puiser
Aux sources de la vie
L'homme est libéré*

*Tu viens, j'ouvre mon cœur
Amour de Dieu pour son peuple
Tu parles, je prête l'oreille
Tu me donnes la vie aujourd'hui*

Aux sources de la vie[...]

*Allons dire la nouvelle
L'Amour de Dieu pour son peuple
Chantons, crions de joie
Jésus-Christ nous libère aujourd'hui*

Aux sources de la vie...

Marguerite Paquet
maryv@videotron.ca

REBONDIR APRÈS LA CRISE: BILAN DE LA HALTE MARIE-ROSE

Bilan 2022

La fin d'une année est toujours propice aux bilans, afin de poser un regard lucide sur les récoltes de l'année et sur celles à venir. En ce sens, je crois opportun de mettre en lumière l'expérience de la réouverture officielle de la Halte Marie-Rose.

L'automne dernier étant passé à la vitesse grand V, prendre du recul sera aussi profitable pour moi, coordonnatrice responsable des activités paroissiales, afin de dresser une perspective ajustée pour l'année 2023 et afin de faire connaître les fruits de cette bonne nouvelle. Je crois que la relecture de l'expérience prouvera que la réouverture de la Halte Marie-Rose, après plusieurs mois de pandémie, était non seulement souhaitable, mais nécessaire.

Halte Marie-Rose, pourquoi?

Tout d'abord, revenons à la genèse de ce projet pastoral phare pour le milieu. En octobre 2018, nous vivions le lancement officiel de la Halte Marie-Rose située dans un bâtiment annexe à l'église Saint-Maxime, toujours propriété de la paroisse. Même si les rénovations n'étaient pas terminées, il m'apparaissait essentiel de créer ce moment afin que la Halte Marie-Rose passe d'une idée générale à sa réalisation effective.

C'est en 2017 que l'idée d'instaurer une Halte dans le milieu paroissial s'est manifestée. Suite au témoignage de notre collègue Diane Daneau de Saint-Hyacinthe, qui parlait de la Halte Saint-Joseph comme d'une mission apostolique signifiante et d'une mise en œuvre directe du concept de l'Église en sortie, j'y ai vu une opportunité (un signe de l'Esprit?) à pouvoir pérenniser l'agir pastoral dans une paroisse, disons-le, en déclin (d'un point de vue de la paroisse institutionnelle traditionnelle), mais appelée à vivre une transition de par sa particularité à être connectée au monde de ce temps. Alors, pourquoi pas? Pourquoi ne pas oser *la rencontre*, qui est l'un des volets de la mission des Haltes Saint-Joseph? Pourquoi ne pas oser faire autrement?

Mise en contexte

En 2017, la paroisse La Bienheureuse Marie-Rose Durocher était à se départir de ses lieux de culte conventionnels soit: l'église St-Anastase et l'église St-Maxime. L'église St-Josaphat ayant été vendue plusieurs

années auparavant, ces deux bâtiments restants étaient devenus trop vastes et financièrement difficiles à entretenir.

Une combinaison de facteurs, au fil des ans, a donc conduit la fabrique à se départir de ces 2 dernières églises. Plusieurs années de réflexion sur l'avenir de la paroisse se sont donc soldées par cette décision difficile et non sans heurts parmi les paroissiens. Bien que la décision de vendre ait été prise avant mon arrivée à la paroisse et qu'en apparence cette décision semblait faire son chemin parmi les différents groupes de pratiquants, se retrouver devant le fait accompli a mené à une dispersion encore plus grande des paroissiens. Toutefois, cette dispersion avait déjà commencé: vieillissement des pratiquants, déménagements, maladie, décès, absence de projet rassembleur auprès des jeunes familles (autre que la catéchèse), diminution de la pratique dominicale, etc.

En avant la mission

Mais cinq ans plus tard, je constate que le souhait de quelques paroissiens aurait été de garder *leur* église coûte que coûte! De préserver la pratique dominicale de tous changements. Pour plusieurs personnes, quel que soit leur territoire paroissial, la paroisse et sa «communauté» sont directement associées aux clochers. Lorsque ceux-ci disparaissent, ce sont les repères identitaires qui disparaissent et la paroisse elle-même.

Alors, comment concilier les souhaits des uns tout en ayant le souci d'être au service de la mission? Comment devenir une communauté missionnaire lorsque le pôle identitaire est un bâtiment? Et, quelles sont les conditions pour faire communauté? Celle-ci peut-elle se renouveler lorsqu'une génération l'accapare? Voilà bien des sujets qui ont suscité et suscitent une réflexion si l'on souhaite une actualisation de «la paroisse» aujourd'hui en 2023. Nous pourrions même nous demander comment la paroisse, dans sa forme actuelle, peut constituer un tremplin à la mission.

À la vente des lieux, les groupes de pratiquants se sont polarisés. Un groupe se retrouve chaque dimanche à l'église Ste-Mary's et un autre à la Halte Marie-Rose afin de vivre des célébrations eucharistiques ou des liturgies. Beaucoup se sont intégrés aux paroisses avoisinantes ou préfèrent vivre une célébration dans les résidences (Chartwell, Jardins intérieurs, RPA, CHSLD...).

«Aucun prophète n'est bien reçu dans sa patrie» (Lc 4, 24)

Il y a quatre ans commençait donc une aventure audacieuse! Folie passagère pour certains, utopie pour d'autres, la Halte Marie-Rose s'est installée et a persisté. À un certain moment, on l'a même cru moribonde! Par mon rôle de coordonnatrice, responsable des activités paroissiales et instigatrice du projet, toutes sortes de rumeurs me sont parvenues, certaines plutôt farfelues ou carrément diffamatoires à mon égard. À ce moment, je ne comprenais pas pourquoi autant de médisances, souvent faites par des personnes ne fréquentant plus la paroisse.

J'admets que notre agir chrétien dans le monde est façonné par des visions théologiques et idéologiques plurielles et, que ces visions entrent en concurrence ou parfois même en conflit. Le modèle proposé par la Halte Marie-Rose n'étant pas centré autour du ministère sacerdotal ou du culte du dimanche, je crois qu'il était tout à fait normal que des résistances ou des dissensions se soient manifestées et qui se manifestent encore aujourd'hui.

Mais, l'absence de projets ou d'avenues possibles pour pérenniser la présence pastorale dans le milieu a contribué à ce que la Halte Marie-Rose s'impose comme un modèle d'Église qui s'incarne dans un terreau humain sans frontières. Dès ses tout débuts, la Halte Marie-Rose s'est voulue accueillante. Accueillante de l'autre dans un rapport de réciprocité, au-delà de toute discrimination; accueillante de la diversité et accueillante de tous les possibles, ouverte à la vie qui peut advenir.

Semences audacieuses

Inspirée de la Halte Saint-Joseph de Saint-Hyacinthe, la Halte Marie-Rose s'en distingue tout de même. Située dans un tout petit quartier en face d'une école primaire cotée 9/10, la Halte Marie-Rose continue de s'ajuster à la culture du milieu. L'accueil, l'écoute et la bienveillance sont caractéristiques de sa mission et son leitmotiv est: être quelqu'un, quelqu'une pour quelqu'un ou quelqu'une, ce qui détonne dans une société axée sur les résultats et les statistiques.

À ses débuts, la Halte Marie-Rose a eu un départ canon! Dès sa première année d'existence, des paroissiennes et paroissiens s'y sont impliqués. Près d'une année plus tard, l'euphorie du départ s'est muée en déception pour certaines personnes impliquées. Serge Pelletier, cofondateur des Halte Saint-Joseph, nous avait bien avisés que la mise en place d'une Halte prend du temps, que les sentiments d'inutilité et de

découragement peuvent nous happer. Il nous avait rappelé l'importance de rester connecté à la mission. Mais, malgré ces judicieux conseils, un désenchantement s'est fait sentir chez des bénévoles, amenant même un effritement au sein des relations.

Je reconnais aujourd'hui qu'il peut être difficile de vivre réellement la mission de la Halte Marie-Rose qui se distancie du culte de la performance prédominant dans la société. Les résultats attendus ne se mesurent pas en termes de quantité ou d'efforts, mais bien par la qualité de la présence à autrui. Passer d'un mode action-résultat à un mode écoute-présence était difficilement conciliable pour certains et certaines bénévoles.

Pendant la pandémie

La pandémie a été l'occasion de nous rapprocher des groupes communautaires, même si la Halte Marie-Rose avait cessé ses activités. Pour donner suite à l'appel de notre évêque à rester en tenue de service (pour reprendre son expression) auprès des organismes communautaires venant en aide aux personnes les plus vulnérables, l'équipe pastorale est restée présente aux tables de concertation et présente dans divers projets communautaires. Déjà connue de certains organismes, La Halte Marie-Rose a ouvert ses portes aux services essentiels tels que l'aide aux devoirs. Ainsi, la Maison de la famille LeMoyne a occupé nos locaux et un partenariat s'est mis en place.

Durant cette période, nous cherchions des voies nouvelles pour répondre aux besoins du milieu. Les sociétés Saint-Vincent-de-Paul ayant cessé leurs activités, il nous apparaissait important que les gens en situation de précarité économique puissent avoir accès à de l'aide alimentaire. Comme équipe pastorale, nous avons envisagé la possibilité de créer un espace similaire au *Castor qui donne* (organisme d'aide alimentaire où les gens choisissent ce dont ils ont besoin).

Ne pouvant prendre un tel projet sur nos épaules, c'est vers la Table de vie de quartier LeMoyne que nous nous sommes tournées. La collaboration avec des organismes du milieu a permis à cette inspiration paroissiale de se concrétiser quelques mois plus tard dans un nouveau projet appelé *Frigo du coin*.

Boom!

Lorsque l'année pastorale a débuté en août dernier, notre nouvelle équipe pastorale et notre nouveau comité porteur avaient comme

objectif de donner un second souffle à la Halte Marie-Rose. De repartir sur des bases nouvelles, mais en tenant compte des expériences passées (bonnes et moins bonnes). De nouvelles personnes se sont manifestées pour s'impliquer dans cette aventure, amenant avec elles une vision «plus terrain».

Dans un premier temps, nous avons dû réaménager l'espace pour permettre une meilleure cohabitation entre les groupes partenaires, qui font maintenant partie du paysage de la Halte Marie-Rose. La réorganisation de la Halte a permis de faire une place au *Frigo du coin*.

En parallèle, ont été maintenues les activités de la Maison de la famille LeMoynes et se sont ajoutées d'autres activités: le programme PIED (programme intégré d'équilibre dynamique) offert gratuitement aux personnes de 65 ans et plus, cours de dessin Arts et rencontre offert gratuitement à tout le monde par une professeure de dessin, Journal créatif auprès des adultes et des enfants, Rendez-vous dessinons pour la paix, etc. Pendant ces activités, des bénévoles ou le personnel sont sur place ainsi que durant les *pause-café* afin d'offrir écoute, références et accompagnement.

Imprévisible moisson

Toute cette effervescence a eu un impact positif sur la visibilité et la fréquentation de la Halte Marie-Rose. En cinq mois, plus de 200 personnes différentes ont été accueillies à la Halte. Des participants et participantes ont même donné un coup de main pour aider à diverses tâches. Mais le plus important, c'est que chaque personne qui s'est présentée à l'une ou l'autre des activités, ou pour prendre un café et être écoutée, a reçu un accueil inconditionnel.

Aussi, ces rencontres ont donné lieu à des idées nouvelles portées par des personnes du quartier qui fréquentent la Halte Marie-Rose. Dans une optique de toujours rester sensible aux petites pousses, réjouissons-nous lorsque des initiatives émergent des personnes qui visitent la Halte Marie-Rose. Ainsi, un groupe de partage se mettra en place, pour discuter de sujets actuels en fonction des intérêts des participants et participantes.

À l'écoute

Nous pouvons dire que les derniers mois ont été un feu roulant d'activités et aussi de rapprochements avec les gens, tous quartiers confondus, et les organismes, dont l'école du quartier avec laquelle nous développons présentement un nouveau partenariat. Celui-ci

nous apparaît essentiel pour répondre aux besoins identifiés par les intervenants du milieu.

Nous avons été touchées par le vécu difficile de plusieurs enfants durant la pandémie. Violence et abus sexuels ont été (et sont encore) la réalité de beaucoup d'enfants, selon les dires d'une intervenante en milieu scolaire. Nous nous sommes mises à l'écoute des observations terrain.

La postpandémie nous fait prendre conscience de nouvelles problématiques dont certaines amplifiées par le confinement. Parmi les problématiques identifiées, il y a les boîtes à lunch peu garnies, les difficultés d'apprentissage, l'accueil massif d'enfants issus de l'immigration (réfugiés). La difficulté de certains parents à accueillir les comportements non stéréotypés ou la diversité sexuelle de leur enfant à qui l'on confisque la parole, réalité surprenante dans le Québec de 2022 et qui a été identifiée comme étant un frein au plein développement des enfants.

Perspectives

Nous avons comme objectif de développer un volet jeunesse en nous inspirant des Espaces amis des enfants créés par l'UNICEF. Cet objectif, qui rejoint la mission de la Halte Marie-Rose et de Mère Marie-Rose, son inspiratrice, vise le développement intégral de toute personne par, notamment: l'accueil inconditionnel, l'écoute et la bienveillance envers soi et envers l'autre. Par ailleurs, reconnaître sa propre valeur, ses capacités et trouver un lieu pour s'exprimer librement sur sa réalité (quel que soit le mode d'expression) sont constituantes des premières étapes dans le relèvement des personnes. N'est-ce pas ce que nous retrouvons dans les récits de guérison des évangiles?

La Halte devient un lieu sécuritaire pour les enfants qui y sont accueillis comme des êtres humains à part entière. Notre approche mise sur les forces, l'éducation et la création d'un sentiment d'appartenance chez les enfants.

Afin d'aider les enfants à développer leur pouvoir d'agir, nous avons établi un partenariat avec l'organisme l'Aide internationale pour l'enfance avec qui nous collaborerons pour animer des ateliers à la citoyenneté et sur les droits des enfants. Et, dans toutes les activités s'adressant aux enfants (à la Halte Marie-Rose ou ailleurs), nous privilégions l'approche du voir-juger-agir des mouvements d'action catholique. Pourquoi ne pas instaurer chez nous le Mouvement international d'apostolat des enfants? Il s'agira d'en voir les possibilités.

Récolter les fruits

Cette relecture permet de réaliser toute la vie que la Halte Marie-Rose a suscitée depuis le mois d'août 2022. À ce moment-ci, ce qui m'apparaît le plus porteur c'est l'ouverture de l'école du quartier à notre présence dans le milieu scolaire, par l'animation d'ateliers de Journal Créatif auprès des enfants lors des périodes libres. Ceci démontre que la Halte Marie-Rose rayonne au-delà de ses murs.

Aussi, cela nous fait voir l'importance de nous brancher aux réalités de ce temps, aux préoccupations humaines. Et ce, afin de trouver avec les acteurs du milieu, des réponses ajustées et signifiantes pour les groupes concernés. Pour nous, qui sommes agentes de pastorale, toutes situations comportent des occasions de manifester l'amour de Dieu dans le monde. Quoi que nous fassions, nous sommes toujours animées de cette intention.

Et animée de cette intention, notre petite équipe envisage positivement les nouveaux défis à relever : La cohabitation des différents projets (groupes) à l'intérieur de la halte, développer la présence comme compétence¹ avec les bénévoles, le recrutement de bénévoles, accompagner les personnes et les groupes sur leurs chemins de vie en favorisant les petits groupes à taille humaine et les petites communautés d'appartenance...

Christiane Lafaille

¹ NADEAU, Gilles. «La présence, une compétence», *Cahiers francophones de soins palliatifs*, volume 7, no. 1, 2006.

RECENSION

RUEL, Francine. *Le promeneur de chèvres*, Libre Expression, 256 p., 2021

Quel beau livre, quel beau cadeau!

C'est l'histoire d'un grand-papa qui voit son petit-fils à la télé lors d'un reportage sur les itinérants. Ça se passe pendant la pandémie. Il se dit qu'il ne peut le laisser dans cette situation et décide d'aller le chercher. Son amour pour lui est plus grand que la peur de se rendre à Montréal, alors qu'il n'a plus son permis de conduire. Il prend ce risque pour donner à son Gillou, comme il l'appelle tendrement, une chambre, une douche, des livres, une job et plus encore... Surtout du temps ensemble avant qu'il soit trop tard.

Les premiers jours, les premières semaines sont difficiles pour Gilles. Il en veut à la pandémie qui lui a tout fait perdre, travail, appartement, etc. Il répète à son grand-père, affectueusement appelé son Pachou, qu'il n'a plus rien. Alors Henri répond : «Tu m'as, moi». La pandémie n'a pas de visage. Ça arrive et l'on n'y peut rien. Gilles pleure. Henri lui dit tout doucement: «Tu n'as pas tout perdu, fiston. Tu as encore tes mains et tes pieds. Et il n'y a pas que du vent dans ta tête. Ton cœur bat toujours. Et moi, je suis là.»

Gillou n'arrive pas à s'habituer au silence, lui qui travaillait dans une agence de voyages. Il aimait son travail, il aimait voyager. Il disait rendre les gens heureux et ça lui manquait beaucoup. Il ne veut pas de cette vie à la ferme ni de la charge de travail que représente l'élevage des bêtes.

Jour après jour, Henri s'occupe de nettoyer l'habitat des poules et des chèvres, ramasser les œufs, traire les chèvres, réparer les clôtures, les abris, les barrières. Pendant presque deux mois, Gilles a soit les yeux sur sa tablette ou il dort.

De son côté, Henri de temps en temps lui propose un livre. Les livres s'empilent sur le côté du lit de Gilles sans que celui-ci y porte attention, trop préoccupé par la lenteur de l'internet.

Puis, un jour, Gilles propose à son grand-père de faire un appel FaceTime à ses parents. Lors de cette conversation, sa mère lui fait prendre conscience que c'est un autre genre de voyage qu'il fait avec son Pachou et qu'elle est rassurée de le savoir avec son père. Elle lui suggère d'organiser une fête pour son Pachou dont c'est l'anniversaire bientôt. Elle lui dit que ça prend un dessert chocolaté.

Après beaucoup d'incertitudes, Gilles fait appel à ses amis de Montréal. Ces derniers décident de lui rendre visite et de l'aider à préparer le repas de fête. C'est une surprise.

Gilles se rend au village pour faire les achats et s'arrête à la pharmacie pour parler avec le pharmacien des chutes de son Pachou. Celui-ci n'est pas trop inquiet, mais lui fait réaliser qu'il n'est plus très jeune. Gilles alors se dit qu'il devrait être plus présent et aider davantage le temps qu'il loge avec lui. Aussi la préparation de cette fête surprise le met de bonne humeur.

Pour remercier son petit-fils de sa belle surprise, Henri lui remet en cadeau un gant de caoutchouc, dont il perce un minuscule trou dans un des doigts. Le père d'Henri l'avait fait pour lui quand il était enfant. «Ton tour est venu maintenant, lui dit-il, tu pourras t'entraîner à traire comme il faut». Alors les jours passent et Gilles se pratique et se prépare à traire pour la première fois. Il apprend que son Pachou a donné un nom à chacune des chèvres et que chacune a son caractère. Finalement, après la traite, c'est à son tour d'amener les chèvres au pâturage. Il y vit alors un moment doux et agréable.

Puis vient le jour où Henri juge qu'il est temps pour Gilles d'avoir son compagnon de route. Il lui offre son MAKHILA, houlette traditionnelle du Pays basque, origine de la famille. Il y retrouve le nom de son grand-père gravé sous le pommeau. C'est sa grand-mère qui l'a fait faire pour remercier son grand-père des années passées auprès d'elle. Il y a une carte avec le cadeau qui dit: «quand l'envie est plus forte que la peur, il faut y aller.»

Les jours passent et Gilles devient de plus en plus à l'aise avec tout le travail à faire. Il profite de tous les moments à vivre avec Henri. De son côté, Henri lui apprend l'histoire de la famille, lui parle de ses expériences. Il lui apprend la douceur, la simplicité de la vie, l'amour. Gillou continue de prendre soin de son Pachou. Puis, un jour, le vieil homme part tout doucement durant la nuit.

Finalement, en lisant à voix haute la liste des titres de livres dans l'ordre placés auprès de son lit, Gillou découvre l'ultime message que son Pachou lui a laissé avant de partir.

Je m'arrête ici. Il y aurait encore beaucoup à dire. J'ai toujours su que comme grands-parents on a la responsabilité de transmettre à nos petits-enfants notre histoire, nos réflexions, nos expériences. Ce livre nous fait vivre cette belle réalité.

Je sais que je me répète, mais quel beau livre. J'ai mis du temps à mettre des mots sur ce que je ressentais en lisant ce livre. J'y ai ressenti une grande paix intérieure. Ce livre fait du bien à l'âme et au cœur, par sa douceur, sa tendresse et par l'amour.

Je l'ai offert en cadeau à des amies. Je l'ai offert à une amie en arrêt de travail et pour qui la concentration était difficile. Je lui ai dit que ça lui ferait du bien parce que c'est avec le cœur qu'on le lit. Je vous souhaite du fond du cœur de le lire.

Nancy Létourneau
legato.nancy.letouneau@gmail.com

GASPILLAGE OU FOLLE ESPÉRANCE

Cela me surprendra toujours! La plupart du temps, lorsque j'ouvre un melon, une citrouille ou que je tranche une tomate, je suis étonnée du nombre effarant de graines que le fruit peut contenir. Des centaines! Pour un seul fruit! Et pourtant, une seule de ces graines peut germer et produire un pied, un plant, qui lui-même donnera de nombreux fruits. La plupart du temps, les graines et pépins prendront le chemin du compost, des égouts ou de la décharge. Quel gaspillage de ressources et d'énergie!

En ces temps, où les changements climatiques assèchent dangereusement les terres agricoles, où les petits paysans peinent à engranger des semences pour l'année à venir, où des files de personnes s'allongent en attente d'un sac de riz distribué par des organismes humanitaires, où des enfants se ruent pour ramasser les grains de blé échappés des camions de l'Unicef ou d'Oxfam, je me surprends à penser que la distribution est bien mal gérée et que, dans la nature, les stocks possibles de semilles sont honteusement gaspillés.

J'en appelle au premier producteur, le Père Créateur. Il semble qu'il n'ait pas suivi beaucoup de cours en gestion et en économie, que sa spécialité n'est vraisemblablement pas de rentabiliser ses investissements ni d'augmenter le taux de croissance de ses entreprises. Indécente absurdité pour les actionnaires de ce monde.

Mais si entrer dans la logique de la création et de la providence fracassait complètement les règles du bon sens et les théories du marché! Si dans l'esprit du premier géniteur, et plus tard dans celui du semeur de l'évangile, cette surabondance de puissances en germe était signe d'une affection démesurée envers l'être humain, signe d'une confiance illimitée en la possibilité de partenariats possibles avec ses fils et filles, signe d'une assurance aveugle en la capacité de générosité de celui et celle qu'il a créés à son image, signe de la folle espérance que son amour transcendera tous les égoïsmes, toutes les jalousies et toutes les ambitions de ce monde, qu'ils seront convertis en fruits du Royaume et qu'ils deviendront ferments de fraternité et de sororité. *Pour que tous aient la vie et la vie en abondance.*

Yvonne Demers



LIBRAIRIE MÉDIASPAUL
Lire avec l'intelligence et le cœur

3965, boul. Henri-Bourassa Est,
Montréal-Nord, Qc, H1H 1L1 (Canada)
Téléphone : 514-322-7341
mediaspaul@mediaspaul.ca

SUGGESTIONS DE LECTURES

Gérard Soulié

ÉVANGILE ET TERROIR

Ce livre est celui d'un amoureux de la terre qui nous fait partager le fruit de ses observations et de sa méditation sur les évangiles. Jésus lui-même a maintes fois recours à des images tirées du monde agricole qui font sens pour ses contemporains. Aujourd'hui, les comparaisons des paraboles ne peuvent produire tous leurs effets que si les réalités évoquées sont connues du locuteur et du destinataire. Ces quelques pages proposent, à partir de souvenirs, d'expériences personnelles et de références à l'agriculture antique, d'aider à mieux comprendre et à apprécier certains passages évangéliques.

Ce livre a été encouragé par le bibliste Alain Marchadour qui en signe la préface.

132 pages/23,95\$

Collectif sous la

direction de Yves Guérette

PRATIQUES DE LIBÉRATION

ET THÉOLOGIE DES PRATIQUES

Pour une épiphanie du salut de Dieu

Regards sur le salut en acte dans la vie des gens d'aujourd'hui

Cet ouvrage collectif rassemble des contributions du congrès de la Société internationale de théologie pratique (SITP) qui s'est tenu en ligne en janvier 2021. Sous le thème «Pratique de libération et théologie pratiques. Quelles articulations réciproques?», des théologiennes et des théologiens ont pris la parole et ont déposé sur le papier des expressions lumineuses de ce qu'ils ont entrevu et contemplé du mystère du salut soit dans le travail de la théologie des pratiques elle-même ou au sein de pratiques dans lesquelles sont engagés des hommes, des femmes et des jeunes dans différents ici et maintenant. Ce livre se veut un vibrant témoignage aux différents itinéraires de l'avènement de l'être humain à lui-même, aux autres et à Dieu.

256 pages/23,99\$

N° de convention de la poste-publication 40012401

Retourner les blocs adresses à Appoint, C.P. 10,010 Succ. Curé-Poirier, Longueuil
Qc J4K 0B3